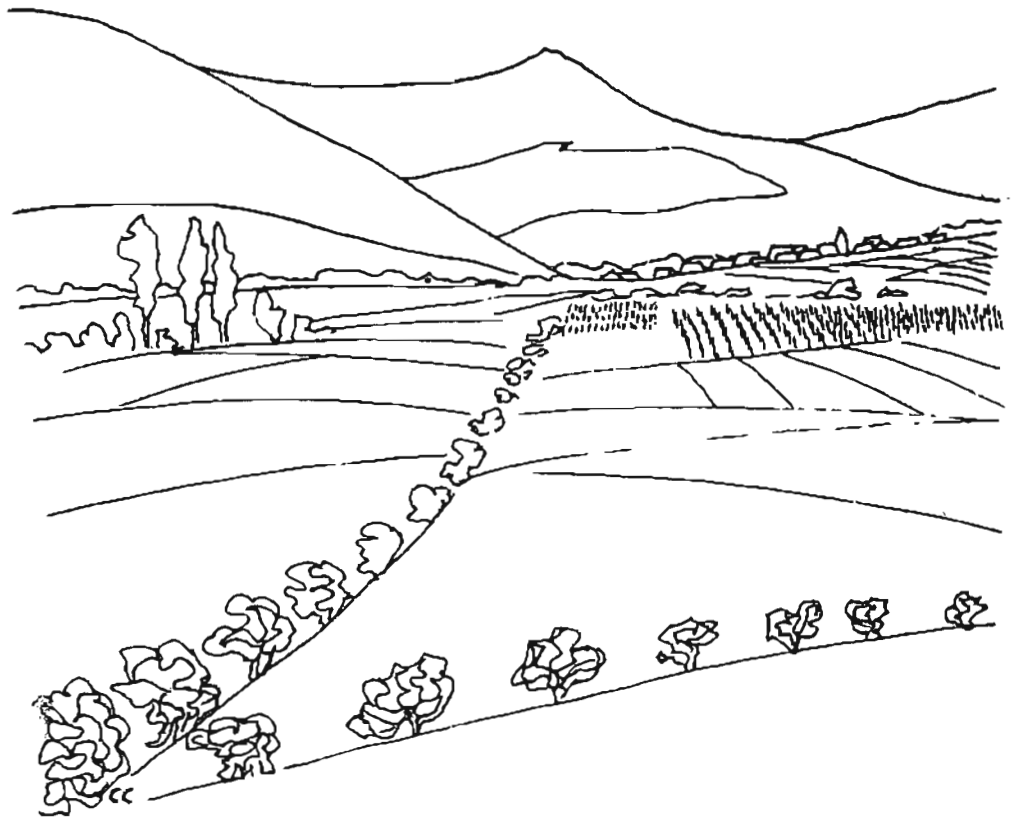
BULLETIN

DE L'AMICALE DES ANCIENS

DE LA BRIGADE INDEPENDANTE ALSACE-LORRAINE

228 - II, 1993



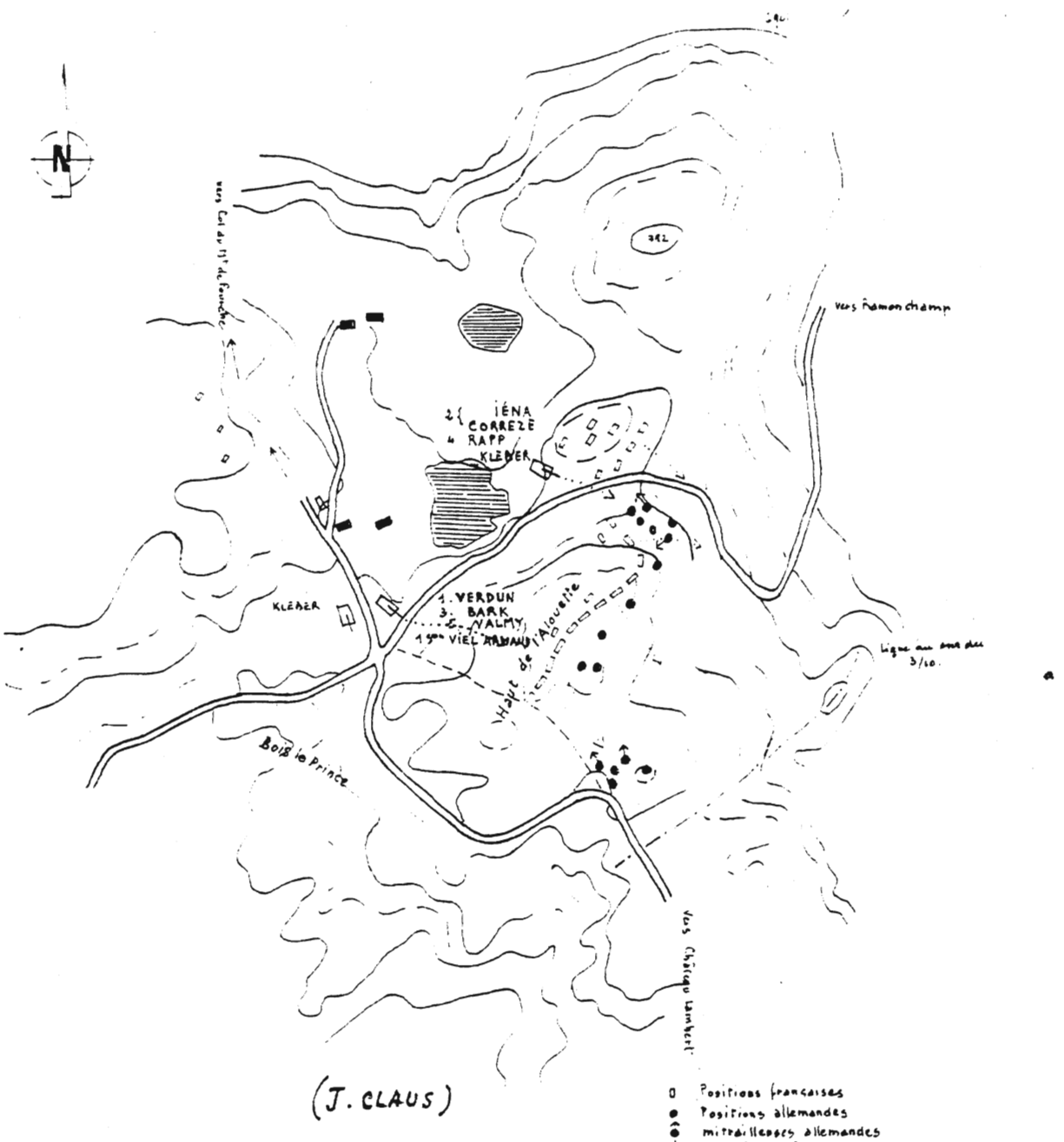
BULLETIN DE L'AMICALE DES ANCIENS
DE LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE
N° 228-II-93

SOMMAIRE

2	Topographie de l'engagement à Bois-le-Prince	(J. CLAUS)
3	Bois-le-Prince - 14 mai 1993	(Un de la IENA)
5	Rencontre de l'Amicale - 14 mai 1993	(R. MARTIN)
7	Procès-verbal de l'assemblée générale	(G. HOUVER et J.P. BURGER)
12	Méditation de Mgr Pierre BOCKEL au mémorial de la BAL	
16	Méditation du Pasteur Paul WEISS au mémorial de la BAL	
20	Chant des écoliers de Froideconche	(P. BACHELET)
22	Echos parus dans la presse régionale	(J.L. GAISSER)
24	Le congrès 1993 vu par Jean BAURES	
27	A la mémoire du Lieutenant-Colonel KIBLER-MARCEAU : publication posthume de deux textes écrits par lui en 1946	
44	L'Eurocorps (conférence du 6 mai 1993)	(Général CLERC)
48	La future brigade Alsace (DNA du 7 mai 1993)	(J. FORTIER)
49	A propos de l'engagement de Grand-Castang...	(J. BAURES)
50	Réunion et commémoration à Brantôme - 14 mars 1993	(R. BERGDOLL)
52	A propos d'un anniversaire : mai 68 - mai 93	(R. BERGDOLL)
54	Cinquentenaire de juin et juillet 1943	(B. METZ)
56	Carnet noir	(R. BERGDOLL et B. METZ)
60	Petite histoire de notre bulletin (suite)	(J. LIBOLD)

Rédaction : Bernard METZ - 9 rue Jean Knauth - 67000 STRASBOURG

ENGAGEMENT DE LA BAL A BOIS-LE-PRINCE



Bois-le-Prince
(14 mai 1993)

Ils étaient là, il y a près de cinquante ans... Bois-le-Prince... Haut de la Parère... Haut de l'Alouette... tout cela rappelle des bois de sapins, des prés tourbeux, des fougères dorées par l'automne, et des étangs aux eaux tristes de septembre. Lieux de souvenirs.

Ils sont là, tous, avec leurs épouses, et celles-ci sont plus curieuses de retrouver les "trous", et d'écouter les "exploits" commentés de manière savante par leur mari rajeuni. Tous les alentours sont envahis par les "jeunots de 44", cherchant leurs traces dans le sous-bois de la forêt vosgienne.

Ne parlons pas de stratégie, de combats dont chacun connaît le moindre détail, la moindre péripétie, si... si. En prenant de l'âge, on prend du grade et on sait tout expliquer. On se demande à quoi servaient les plans militaires élaborés par de savants officiers de l'Etat-Major ?

Oui c'est là... Non, c'est un peu plus loin... Je n'y comprends plus rien... ! Ce champ de fougères n'existe plus ! Et l'orée de sapins, en face, où était tapie la mitrailleuse allemande ? Sacré ONF ! Ils ont tout bazardé avec leur chemin goudronné, leur déboisement, alors qu'on aurait pu réaliser un "Ecomusée" de la BRIGADE à BOIS LE PRINCE !

Au-dessus de l'étang noir, derrière la petite fermette, un site merveilleux, calme et reposant. Le sentier tourbeux longeant l'eau, le mamelon raide et quelques gros sapins..., c'est là "mon trou"... ; oui, il est toujours visible, les années n'ont guère réussi à le combler. Je crois même que l'une ou l'autre branche du gros sapin nous protégeant porte encore la trace des éclats d'obus.

A droite, à deux mètres, dans un petit espace découvert, c'est là que Paul de Gauléjac a été terrassé par la rafale meurtrière alors qu'il voulait nous signaler l'emplacement de la mitrailleuse ennemie qui allait le tuer.

Un homme monte sur le talus du chemin, et devant ce décor vosgien marqué de tant de souvenirs, de tant de sacrifices, le chargé d'âmes de Froideconche, humblement, demande, à la mémoire de nos camarades qui avaient garni le petit cimetière de sa paroisse, de nous recueillir par la prière de paix "Notre Père..." - .. et si vous écoutez bien, vous entendrez en sourdine, dans les orées proches, la mélodie du "Chant des Partisans".

Ami, si tu passes par là, prends la route des Forts, la route allant du Col de Croix au Col du Mont de Fourche ; elle est reposante, revigorante, toute verte... des bois, des étangs, des landes, des fermettes..., on a envie de s'y arrêter, d'y flâner, de rêver...

Amis de la BRIGADE sachez aussi que ces escarmouches de la libération ne figureront pas dans les grands livres de l'Histoire de France... mais que pour ceux qui y étaient, c'est la plus grande épopée de la "reconquête".

Un de la IENA.

Rencontre de l'Amicale B.A.L. à Froideconche le 14 MAI 1993

Quand, lors d'une mémorable réunion de notre section, notre vice-président proposa de relever la gageure d'organiser l'assemblée générale 1993 de l'Amicale, en faisant appel aux bonnes volontés de notre petite section, à qui revenait le rôle d'organisation, il sut qu'il pouvait compter sur le concours des membres actifs et de leurs brigadières particulièrement motivées.

Le résultat dépassa largement nos prévisions les plus optimistes, puisque nous avons eu la grande satisfaction de nous retrouver à 167 amis de tous horizons et 13 invités, dans la belle salle polyvalente rénovée de Froideconche. Même le temps, fort humide la veille, fut heureusement plus clément.

Assemblée générale tenue sans surprise, se déroulant dans une agréable euphorie, tous les présidents et vice-présidents relatant l'activité d'ensemble ou des sections, étant bien secondés et satisfaits de l'appui et de la bonne volonté régnant parmi les membres de l'Amicale.

La date du Congrès du cinquantenaire de la formation de la Brigade et de notre retour en Alsace a été fixée aux jeudi 26 et vendredi 27 mai 1994. Nous nous sommes tous souhaité de pouvoir nous y retrouver comme en ce jour.

Un détachement de militaires de la base aérienne de Luxeuil, présenta les armes aux cérémonies et sonneries exécutées aux monuments aux morts, de la commune et de la Brigade, où le maire fit l'appel de nos morts pour la France, avant les différentes allocutions.

Nos aumôniers de l'époque : le Père Pierre BOCKEL et le Pasteur Paul WEISS prirent successivement la parole (textes joints). L'un pour magnifier, à partir d'une lettre prémonitoire, l'ultime sacrifice de l'un des nôtres, le chasseur Paul de GAULEJAC. Citant : *"Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis"*. Un certain nombre d'entre eux, avaient certainement gardé mémoire de cette affirmation du Christ, jusqu'à s'en inspirer. Mais tous, probablement sans l'identifier, en avaient-ils éprouvé le sens profond avant de s'effondrer. Le pasteur, prenant références et repères dans le patrimoine commun aux confessions juive, catholique, protestante, prononça un exposé à

partir du psaume *"Qu'est-ce que l'Homme pour que tu te souviennes de Lui et le fils de l'Homme, pour que tu prennes garde à Lui ?"*.

Les enfants des écoles nous offrirent un beau moment d'attention émue en interprétant brillamment la chanson de Pierre Bachelet *"Souvenez-vous"* (texte joint) après qu'une élève eût récité un joli poème (texte manque). Une sono astucieusement installée et camouflée par l'ami J.P. BURGER, diffusa, dans le recueillement général, le Chant des Partisans et la Marseillaise.

De retour sous l'auvent de l'école communale, ce fut le vin d'honneur et les délicieux accompagnements, préparés et servis par nos vaillantes brigadières. Lieu de bien des retrouvailles. Moment privilégié, avec résurgence et échange de souvenirs, suivi de prise d'une photo regroupant les participants devant l'église

L'installation planifiée par sections, dans la grande salle reconvertie aux agapes, nous permit de déguster un repas convivial en compagnie des invités et de la municipalité de Froideconche que nous remercions chaleureusement, ainsi que toute la population, pour l'appui donné et la gentillesse de leur accueil.

Ce fut ensuite, et toujours trop rapidement, l'instant de la séparation d'avec quelques-uns alors que la majorité se rendait au carrefour du Bois le Prince pour essayer, à travers les souvenirs voilés par les quarante-neuf années écoulées depuis lors, de retrouver le site, l'endroit, le trou creusé ou agrandi à la hâte, qui, pour beaucoup d'entre nous, permit de survivre en se protégeant de la mitraille, alors que d'autres, hélas, y laissèrent leur vie ou leur santé. Nos trous, ainsi que ceux de nos adversaires, bien que souvent comblés de branchages par les forestiers, subsistent ou tout au moins se devinent toujours.

Jean CLAUS avait pris soin, la veille, de marquer nos trous avancés par des piquets peints en bleu et ceux des allemands souvent très voisins, par des piquets peints en rouge.

Le curé de Froideconche nous avait accompagnés pour ce pèlerinage et du bord du talus, nous demanda de nous recueillir en nous invitant à réciter, avec ferveur, un Notre Père.

Une deuxième séparation s'ensuivit, avec l'espoir renouvelé de pouvoir se retrouver tous à Strasbourg l'année prochaine.

Pour notre part, nous avons passé à quelques-uns une trop courte soirée à Guebwiller en compagnie de nos amis du Sud-Ouest, qui y faisaient étape, avant d'aller découvrir le lendemain, les hautes chaumes de la vallée d'Orbey.

René MARTIN

Procès-verbal de l'Assemblée générale tenue à Froideconche le 14 mai 1993

Du comité central étaient présents :

J. BAURES, P. BOCKEL, A. BORD, J.P. BURGER, J. CLAUS, M. DORNER, E. FISCHER, G. GERHARDS, L. GOSSOT, G. HOUVER, E. HUTTARD, J. LIBOLD, C. MARING, R. MARTIN, B. METZ, J.P. SERET-MANGOLD, G. SCHMITT, P. WEISS.

Etaient excusés :

A. DIENER-ANCEL, J. ESCHBACH, F. FRANTZ, Ch. PLEIS, F. STEPHAN.

A 9h00 précises, le président national G. HOUVER déclare ouverte la 48ème assemblée générale de notre Amicale dans la salle des fêtes de Froideconche mise gracieusement à notre disposition. Ses vifs remerciements vont à Monsieur le maire Passard et son Conseil.

Il passe la parole au président LIBOLD qui, au nom de la section du Haut-Rhin, souhaite une cordiale bienvenue aux Anciens présents à ce nouveau rassemblement se doublant d'une cérémonie du souvenir à tous nos camarades tombés en combattant pour la libération de la France, dont plus de la moitié furent inhumés ici à Froideconche.

Il remercie la population de cette commune pour son attachement et sa fidélité à la mémoire de la Brigade depuis presque un demi-siècle. Grâce à toutes les bonnes volontés et le dévouement des membres de la section du HR, cette journée du 14 mai 1993 devrait figurer comme date mémorable dans la vie de notre Amicale.

Chargé avec Monsieur le maire d'accueillir les invités, J. LIBOLD quitte la séance et le président HOUVER demande au vice-président du HR, Jean CLAUS, de prendre sa place pour l'assemblée générale.

Le président G. HOUVER remercie chaleureusement les anciens ayant effectué ce déplacement, long pour certains, jusqu'à Froideconche. Il se dit vivement touché par le nombre inattendu de participants, 167 exactement, tous confortablement assis et sagement attentifs, auxquels viendront s'ajouter les invités au déjeuner.

Il tient tout spécialement à remercier l'équipe organisatrice de cette section du Haut-Rhin, qui longtemps lui était parue un peu fantôme (sic), devenue présentement une "belle section" dynamique, bien épaulée qu'elle est par ses brigadières fort actives et dévouées.

Il enchaîne par un rapide tour des sections, évoquant pour la Moselle certains problèmes surgis l'an dernier lors du décès du président Pierre PILLOT, suivi de celui de son épouse deux mois après. Un très bon comité a été constitué qui fonctionne bien. Le voici rassuré pour le Haut-Rhin, la Moselle et le Sud-Ouest. Il se dit un peu surpris par la section du Bas-Rhin ("notre section pilote, section étoile" selon ses propres termes) peu nombreuse aujourd'hui pour des raisons qu'il ignore mais certainement valables. Il relève toutefois la présence des "actifs" de cette section, ce qui le rassure quant à l'organisation du congrès de 1994 à Strasbourg.

Le président national rappelle ensuite que Georges SCHMITT a désiré prendre "sa retraite" après trente-cinq années de fidèles et loyaux services pour lesquels tous les anciens le remercient. Georges SCHMITT a été nommé secrétaire général honoraire et Jean-Pierre BURGER a été élu pour lui succéder.

Le nouveau secrétaire général donne lecture des membres excusés s'ajoutant à ceux cités plus haut, tous transmettant leurs amitiés : G. RESIE du CHATELLE, décédé deux semaines plus tard, L GANDOIN, A. SCHLUMBERGER, P. BIHR, L. ARGENCE, A. HAUMESSER. Il passe ensuite à l'ordre du jour :

1. Approbation du procès-verbal de l'assemblée générale de 1992 à Vergt

E. HUTTARD fait remarquer l'absence de son nom dans la nomenclature du Comité central parue au bulletin 226, I-1993 : "simple omission technique", lui répond le président, "il sera remédié à cette erreur".

Le P.V. de 1992 est adopté à l'unanimité.

2. Renouvellement des membres sortants : CLAUS, MARTIN, GOSSOT

MARIN G. siège d'office au Comité central comme nouveau président de la section M.

Renouvellement approuvé à l'unanimité.

3. Rapport financier et compte rendu des commissaires aux comptes

En l'absence de F. STEPHAN retenu professionnellement, G. HOUVER résume le rapport financier de l'exercice 1992 comme suit :

Solde au 31.12.1992 :	CCP		5 918,71 F.
	Crédit Mutuel	. Epargne	5 019,90 F.
		. Compte courant	965,70 F.
	Compte titres (stèle)		13 418,56 F.
	TOTAL		**25 322,87 F.**

A propos de finances, le président HOUVER informe que, contrairement aux années passées où avait été perçue du Ministère des Anciens Combattants une subvention de 5 000 F. par an, rien n'est parvenu en 1992 malgré trois renouvellements et rappels téléphoniques. Une nouvelle demande sera déposée incessamment.

9h20 : suspension de séance pour les souhaits de bienvenue aux camarades de la Moselle.

4. Congrès 1994 à Strasbourg

La parole est donnée à E. FISCHER du Bas-Rhin, qui se dit lui-même président de "la Cendrillon des sections". Malgré ses effectifs légers, la section se porte fort bien, se réunit régulièrement, a d'amicales rencontres avec le Haut-Rhin et se considère comme une section très joyeuse. Il confirme que l'organisation du Congrès 1994, pour le cinquantenaire de la Brigade, se tiendra à Strasbourg les jeudi 26 et vendredi 27 mai 1994. Le programme est

en voie d'élaboration mais il reste à faire un tri des souhaits exprimés, le résultat devant paraître dans les prochains bulletins.

Avant d'aborder le point 5, le président HOUVER informe que dans le cadre de la réorganisation des armées, la division du Rhin va prochainement disparaître et sera remplacée par une Brigade implantée dans le Bas-Rhin et le Haut-Rhin.

Il signale que le général gouverneur militaire de Strasbourg a pris contact avec André Bord, lui demandant l'accord de notre Amicale pour nommer cette nouvelle unité "BRIGADE ALSACE". Notre ancien ministre en a référé à notre président national qui s'est empressé d'acquiescer. Il pense aujourd'hui pouvoir prétendre que ce baptême aura bien lieu ainsi puisque le quotidien "Les Dernières Nouvelles d'Alsace" du 8 mai (!) 1993 relate le fait, ajoutant : "la seule unité de ce type en France, la BRIGADE ALSACE qui se veut l'héritière de la prestigieuse BRIGADE ALSACE-LORRAINE, préfigure parfaitement la nouvelle orientation...". (NDLR : la cérémonie a eu lieu le 30 juin ; une importante délégation des sections BR et HR y participait avec leurs drapeaux).

5. Programme de la journée

Le vice-président du Haut-Rhin, Jean CLAUS, grand ordonnateur des festivités, fait part des dernières recommandations pour un parfait déroulement du programme, précisant en outre :

- qu'il y aura une photo de groupe
- qu'il y aura, par les brigadières, vente de vin d'Alsace, étiqueté aux Armes de la Brigade
- qu'il sera distribué aux enfants des écoles un "petit journal" de 15 pages relatant les événements en Alsace entre 1940 et 1944, suivis de la création de la Brigade Alsace-Lorraine et sa longue marche jusqu'à Strasbourg.

6. Divers

Jean CLAUS remercie nominativement tous ceux de la section et surtout les épouses, qui l'ont épaulé pour la bonne réalisation de cette rencontre.

Le président national de son côté renouvelle à la section du Haut-Rhin en général et à Jean CLAUS et son équipe en particulier, ses félicitations pour la parfaite organisation, la journée lui paraissant fort prometteuse.

Clôture de cette assemblée générale 1993 à 9h45.

J. P. BURGER,
secrétaire général

G. HOUVER,
président national

Froideconche le 14 mai 1993
Méditation de Monseigneur Pierre BOCKEL devant le monument aux morts de la Brigade

Nos camarades tombés au Bois-le-Prince, ensevelis en ces lieux et dont cette stèle évoque la mémoire, comme ceux, victimes de la Gestapo ou tombés dans nos maquis et, plus tard, en terre d'Alsace, étaient tous des volontaires. Ils savaient et avaient accepté les risques de la plus généreuse et fraternelle des aventures guerrières : engager sa vie jusqu'à la perdre pour la libération de la patrie et singulièrement de nos provinces d'Alsace et de Lorraine encore sous le joug nazi.

"Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis".

Un certain nombre d'entre eux, avaient certainement gardé mémoire de cette affirmation du Christ, jusqu'à s'en inspirer. Mais tous, probablement sans l'identifier, en avaient-ils éprouvé le sens profond avant de s'effondrer.

Parmi tous ces morts dont les noms figurent sur la stèle, permettez-moi d'évoquer l'un d'entre eux, parce qu'il m'a paru incarner de la plus noble manière cet élan de générosité qui, sans doute, animait l'ensemble de nos amis dont nous honorons ce matin la mémoire. Paul de GAULEJAC, jeune étudiant toulousain, nous avait rejoint dans le Gers. Il avait eu soin de rédiger quelques pensées intimes qu'un de ses amis prit l'initiative de publier, en même temps que ses dernières lettres, alors qu'un camarade de combat nous livrait le récit de ses ultimes instants.

Ecoutons quelques extraits de ces émouvants témoignages, tout en songeant à tous ceux qui, comme lui et avec lui, ont offert leur vie pour la même noble cause.

2 septembre. *"Dimanche, à Auch, j'ai voulu faire une veillée de prières : la cathédrale était fermée et la lune rendait ses angles plus aigus et sa pierre plus blanche ; j'ai descendu lentement le grand escalier et je suis allé au pied de la statue du mousquetaire d'Artagnan. C'était peut-être un peu grotesque, comme l'était, sous un certain angle, cette masse embarrassée dans une cape de vieille, mais c'était tout aussi religieux que dans une église. J'ai fait là de grands serments et des prières toutes simples, tâchant de me mettre dans l'attitude d'humilité qui convient à un soldat. Je ne demande rien de plus pour cette guerre que la vie du chasseur, avec les corvées, les services volontaires. Que l'on puisse dire un jour : "Sans peur et sans reproche".*

Après trois semaines d'instruction militaire, départ pour Montauban, de Montauban à Dijon, de Dijon sur le front des Vosges, où Paul poursuit :

"Voici l'heure du combat ardemment souhaité. Au fond, je ne me sens pas prêt. Je me sens assez vide et j'en souffre. Quoi que l'on pense, c'est le moment où l'on revient sur sa vie et c'est un peu décevant. On aime la vie, mais il est difficile d'aimer sa vie. Je me sens assez prêt à l'héroïsme ; au reste, je suis peut-être un des plus enthousiastes de la vie militaire intégrale, jusque dans son inconfort et ses mesquineries".

Et voici un extrait de sa dernière lettre adressée à un ami :

"Tout à l'heure nous montons en ligne - Joie ! Enfin pouvoir offrir ! L'attente est remplie ou va l'être. J'ai le regret d'être très pauvre, d'avoir les mains vides. Je n'ai jamais tant aimé la vie et jamais je n'ai été plus détaché. Il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma vie : je me demandais alors si j'en aurais l'occasion. La vie d'action n'est pas ce que l'on croit. Elle ne m'a pas déçu. Je crois qu'elle m'a donné tout ce que je lui ai demandé."

Ecoutons à présent le récit des dernières heures de Paul rapportées par son camarade de combat :

28 septembre. Corravillers, entre Luxeuil et le Thillot. Préparation du cantonnement. Paul, toujours dévoué, fait bien la moitié de la corvée ; pour lui, il n'y a pas de corvée, il n'est que des services. Enterrement d'un soldat

français, camarade inconnu. Nous présentons les armes, les cloches se mêlent au canon... Après-midi, montée en ligne, à pied. Magnificence d'un crépuscule vosgien. Paul récite quelques vers à son voisin de marche. *"Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles...."* Au-dessus de nos têtes, des obus qui vont frapper au loin. Nuit noire, arrivée en ligne. Les mortiers nous tapent dessus, c'est le baptême du feu.

Le 29. Matin. En lisière de forêt, face à une autre lisière, celle des Allemands, sur laquelle nous regardons tomber les obus, Paul écrit, entame un carnet personnel. Après-midi, montée aux avant-postes. Tir de mortier. Un blessé sérieux. Paul le panse. Nuit de veille. Il faut secouer la fatigue.

30 septembre. Une mitrailleuse s'installe face à nous, à cent cinquante mètres de nos trous. Coups de feu, répliques, rafales... Accalmie. Après-midi, vers trois heures : Paul va aller porter un renseignement un peu en arrière. Repéré sans doute..., une rafale de mitrailleuse, trois balles ; un cri... "Adieu...". L'enfant est étendu sur le dos, la conscience l'a quitté quelques secondes avant la vie. Un flot de sang, un petit trou dans la poitrine... Mort ! Ses camarades ne peuvent pas croire...

Dans son carnet trouvé sur lui, Paul nous confie son ultime regard de soldat, tout ensemble poète et mystique :

28 septembre. Un des plus beaux soirs de ma vie ; pour un dernier soir, comme ce serait beau ! Jamais vu de vert aussi riche dans la nature, des plages de lumière à travers les prés, ciel de grand opéra. Un étang de laque, roseaux, bleu sombre des sapins, ciel de lumière. Le soleil se couche. Je le regarde derrière un rideau d'arbres, je me retourne à chaque instant... Nuit très belle, clair de lune, tir incessant de nos mortiers et de nos 105.

29 septembre. Matin digne du soir qui l'a précédé. On nous place au poste le plus avancé, - l'ennemi sur la crête qui nous regarde... Les ballons dans le brouillard rose, la vallée grise ou bleue, trois plans de rose ou de mauve impalpable ; le soleil, au bord de la brèche, monte dans un sapin de Noël... Je me fais raconter l'attaque d'hier matin et l'assaut allemand du soir. Les officiers disposent leur plan d'attaque : blindés de 30 tonnes, "Verdun",

"Iena". Mitrailleuses et fusils-mitrailleurs, de part et d'autre, à l'extrémité est du bois (je suis à 150 mètres à l'ouest).

"Lu sur l'église de Corravillers : "Tout par amour. 1681". C'est sa dernière ligne.

2 octobre. Froideconche. Un soldat écrit, à l'église, sur un cercueil en bois blanc : "Chasseur Paul de Gaulejac ; tué à l'ennemi le 30 septembre 1944". Ainsi s'achève le récit de son ami de combat.

"Il n'y a pas de plus grand amour que d'offrir sa vie pour ses frères". Cette parole du Seigneur l'habitait jusqu'à la consommation, en même temps que vibrait en lui l'espérance de l'illumination : *"Si nous mourons avec Lui, avec Lui nous vivrons"*, affirmait l'apôtre Paul.

Et voici que, depuis cet espace funèbre où gisaient les corps meurtris de nos camarades aux âmes déjà transfigurées, il nous semble entendre à nouveau retentir à nos oreilles ce cri pathétique que Malraux lançait en 1972, dans les bois de Durestal, à l'adresse des vivants et des morts, ce cri que la grâce avait arraché à son angoisse du néant : *"Vous, mes compagnons d'hier, vous serez peut-être mes compagnons éternels".*

Et maintenant, après cette évocation, que s'élève la prière des chrétiens et celle des fils d'Israël fraternellement unis dans une même oblation.

Froideconche le 14 mai 1993
Méditation du Pasteur Paul WEISS
devant le monument aux morts de la Brigade

Pour entrer dans la prière de ce jour, il m'a semblé bon de prendre références et repères dans le patrimoine spirituel commun à nos confessions : juive, catholique et protestante : les PSAUMES dont nous lisons :

Ps 16.11 : Tu me feras connaître le chemin de la vie
Ps 8.5 : Qu'est-ce que l'Homme pour que tu te souviennes de Lui et le fils de l'Homme pour que tu prennes garde à Lui.

Voici deux points d'ancrage, deux repères bibliques pour donner, ou redonner sens à notre vie. Nous avons un besoin indispensable de balises, de bornes, d'événements auxquels nous accrochons nos existences, à partir desquels nous déterminons nos choix. Mais à partir de quels critères ?

A la Brigade, il avait fallu des jalons, des balises de Dordogne à Froideconche. De Froideconche à Bois-le-Prince là-haut dans les bois et les bruyères, d'autres de nouveaux repères pour trouver l'emplacement, la position favorable.

Il fallait également **se repérer**, savoir où l'on est, où l'on va, le but à atteindre, savoir qui est à droite, qui à gauche, savoir sur qui l'on peut compter sans défaillir. C'était le jeu cruel de la vie et de la mort.

Tu me feras connaître le chemin de la vie... Alors que pour beaucoup d'entre nous le parcours s'est arrêté ici ou sur le dur cheminement menant jusqu'à la cathédrale de Strasbourg.

Le chemin de nos vies ? Il n'est écrit nulle part qu'il soit une promenade, une voie facile, mais toujours d'une manière ou d'une autre un raidillon rocailleux, exigeant, demandant des sacrifices sans concession.

Qui d'entre nous ne sursaute pas lorsque nous évoquons la parole de feu de Malraux : *"Je salue parmi vous ceux qui demain vont mourir"*. C'était là une parole, **une parole de vérité** réaliste, une référence, un repère pour demain. Nous l'avions volontairement acceptée dans nos peurs et nos témérités. Sentier de nos vies dont le dernier repère serait la mort... Elle l'a été pour 62 des nôtres sans oublier ceux de l'été 44 dans le Sud-Ouest.

Tu me feras connaître le sentier de la vie, de ma vie, de ma vie qui s'arrête là, parce que j'ai estimé que sans ce risque total cette vie mienne perdait son sens et qu'un refus porterait atteinte à la dignité de l'homme mon frère, qu'un refus serait le trahir. Nous n'avions pas tous l'étoffe de héros, mais il importe d'accepter le **risque majeur**. **La référence du don.**

Et c'est ici qu'il nous faut entendre, écouter l'exhortation des Psaumes car nous vivons en des temps où l'humanité actuelle est **en train de perdre ses repères et ses références**, causant les dégâts politiques, sociaux et moraux. Alors ressurgissent les violences, le droit du poing (le Faustrecht !), les viols utilisés comme armes de guerre, les laxismes menant aux dérèglements et aux ravages des drogues et des maladies...

Alors surgit aussi avec toute sa puissance la parole du psaume, cette forte référence, ce repère qui guide et donne fondement à notre intercession : il nous est fermement rappelé que le Seigneur, lui, se souvient de l'homme et qu'il lui a accordé une extraordinaire dignité :

Ps 8.5 : Qu'est-ce que l'Homme pour que tu te souviennes de Lui ? Et le fils de l'Homme pour que tu prennes garde à Lui ? Tu l'as à peine fait inférieur à Dieu, tu l'as couronné de gloire et de magnificence, tu lui as donné la domination sur les oeuvres de tes mains.../°

Et parce qu'il en est ainsi, nous ne pouvons pas rester indifférents, usés par l'âge, les échecs, nos faiblesses, nos désolations face à nos frères décédés, morts pour que vive notre pays, que nous vivions aujourd'hui.

Saviez-vous que cela **vous** concerne, comme cela concernait nos 62 disparus ?

C'est pourquoi il nous appartient aujourd'hui de ne pas perdre de vue ces frères bibliques rappelant l'incommensurable dignité que le Seigneur accorde à chacun et qu'il nous faut sauvegarder, proclamer en paroles et en actes jusqu'à notre dernier souffle. Est-il nécessaire de rappeler ici et maintenant que

Dieu a tellement aimé le monde
Qu'il a donné son fils unique
Afin que quiconque croit en lui
Ne périsse pas mais ait la vie éternelle Jn. 3.16

et que

Rien ni personne même pas la mort
Rien ne peut nous séparer
De l'amour de Dieu manifeste en Jésus-Christ
Tu me feras connaître le chemin

Chemin des hommes que Jésus a parcouru jusqu'à la croix plantée en terre d'Israël, mort, chargé de nos fautes, de nos doutes, de nos souffrances, de nos péchés, mais ressuscité pour le salut de tous les hommes.

Voici, pour les chrétiens l'ultime référence, l'ultime repère qui nous guide d'entrée de coeur dans notre prière.

****

- Père, nous te présentons nos morts dont nous célébrons le mémorial. Tu les as reçus dans ta miséricorde et la paix que nul ne peut donner, que toi.
- Nous te prions pour leurs proches, leurs familles, afin qu'elles sachent accepter les séparations, les arrachements restés encore vifs et douloureux. Assiste-les de ta consolation que nous ne pouvons donner.

- Pour les blessés, les mutilés, afin que dans leurs heures difficiles, ils n'aigrissent pas dans leurs souffrances et leur mutilation.
  Donne à ceux et celles qui vivent auprès d'eux la disponibilité, le calme pour un accompagnement journalier physique et spirituel.
- Pour ceux qui sont seuls, isolés sans avenir ni espérance, résignés dans une vie désolée.

****

- Quant à nous, qui avons été épargnés depuis près de 50 ans, ne permets pas que nous perdions nos repères, nos références, que nous laissions tomber nos bras. Apprends-nous chaque matin, à trouver la parole qui approche, l'acte qui sauve, nous souvenant que le plus petit de nos frères bénéficie comme nous de la grâce et la miséricorde de Dieu. **Sauvegarde en nous la référence du don.**
- Nous te présentons les pays où dans une absurdité coupable les hommes continuent de s'entre-tuer. **Seigneur prends pitié de cette terre de sang.**
- Enfin nous te prions pour les jeunes. Accorde-leur leur part de joie, d'enthousiasme et de travail, afin que dans les lacis et les labyrinthes de leurs destinées, ils ne perdent les repères et les références essentiels, pour sombrer dans la drogue et la maladie.

****

- Enfin nous voulons te rendre grâce parce qu'au-delà de nos doutes, de nos faiblesses, de nos incrédulités, tu réponds mystérieusement alors même que nous ne le savons pas !
  Nous te rendons grâce parce que pour nous, comme pour tous les hommes, ta grâce est neuve tous les matins. Aussi osons-nous te dire :
  Notre Père...

(toute l'assistance a poursuivi la prière)

Souvenez-vous
chanson de Pierre Bachelet
interprétée par les écoliers de Froideconche
devant le monument aux morts de la Brigade

Introduction musicale

Y avait des arbres, il y avait des oiseaux,
Le blé devait se moissonner bientôt,
C'est tellement beau l'été qu'on peut pas croire
Que c'est la guerre que fait marcher l'histoire.

Refrain :
Souvenez-vous
Je n'aimais que vous
Je n'aimais que vous

Les hommes sont arrivés par les labours
Ils ont pris position dans les faubourgs
C'est drôle d'être éveillé en pleine nuit
Et de se dire que la paix est finie.

Refrain

C'est drôle d'être éveillé en pleine nuit
Et de s'enfuir avec un vieux fusil.

Refrain

Puis ils ont occupé la préfecture,
Tué quelques otages le long d'un mur :
C'étaient des paysans, un charpentier
Et la femme du petit vieux d'à côté.

Refrain

Et pour ceux qui n'ont pas été d'accord
Y'a eu les barbelés, les miradors.
Ça se passe toujours de la même manière
De tous les côtés du rideau de guerre.

Refrain

Bien malin qui peut dire honnêtement
Où se sont passés ces événements.
Mais méfions-nous qu'en y mettant des noms
On se trompe de lieu ou d'opinion.

Refrain

Aujourd'hui y'a des arbres et des oiseaux
Et le blé doit se moissonner bientôt
C'est tellement beau l'été qu'on peut pas croire
Qu'une guerre pourrait faire basculer l'histoire.

Refrain

C'est tellement beau l'été qu'on a envie
De défendre la paille avec l'épi.

Refrain

****

Article paru dans les journaux L'Alsace et Le Pays de Franche-Comté

SOUVENIR
La Brigade n'oublie pas

La commune de Froideconche en Haute-Saône a accueilli récemment le congrès national de l'amicale de la Brigade Alsace-Lorraine, organisé par le comité du Haut-Rhin. Plus de 200 personnes ont pris part à ces assises...

La mémoire et l'histoire de la libération de l'Est de la France avaient rendez-vous ces jours-ci, sur le territoire de la commune de Froideconche où les anciens de la brigade Alsace-Lorraine ont tenu leur congrès. Cette brigade créée en 1944 était entièrement composée de maquisards qui ont été intégrés à la 1ère Armée, à Luxeuil en septembre 1944. Une brigade qui est immédiatement montée au front entre Haute-Saône et Vosges avant l'Alsace et la Lorraine.

Les volontaires de la Brigade ont payé un lourd tribut dès les premiers jours, avec 32 tués dans les secteurs du Mont-de-Fourche et du Bois-le-Prince. Les tués au champ d'honneur ont été ramenés dans la commune de Froideconche où les mères du village ont procédé à la toilette des morts. Ils furent inhumés dans un cimetière improvisé pour la douloureuse circonstance, sur un terrain prêté par une habitante de la commune de Froideconche. Plus tard, l'occupant vaincu, la France libérée, les corps des morts de la brigade Alsace-Lorraine ont été rendus aux familles. Il a été alors décidé d'édifier sur le site de cet ancien cimetière, le Mémorial national de la glorieuse brigade.

Depuis, Froideconche fait partie de la mémoire de tous ceux qui ont survécu aux combats libérateurs. La commune de Froideconche, de son côté, a conservé intacte cette mémoire. Le Mémorial a été entretenu par le groupe scolaire. On comprend pourquoi, le congrès annuel de la brigade Alsace-Lorraine, cette année, organisé par le comité haut-rhinois, a réuni de très

nombreuses personnes dont le souvenir a été fortement marqué par le secteur sous-vosgien où les premières pertes ont été subies. Le président national de la brigade Gustave Houver a tenu à rappeler ces événements tragiques d'un combat, "fruit du courage de jeunes hommes épris de liberté pour leur patrie sous les couleurs de la 1ère Armée, animé par l'esprit de la Résistance".

Cette unité était commandée par André Malraux alias "Colonel Berger". "L'une des caractéristiques de cette formation résidait dans le souci qu'avaient ces hommes de ne point rejoindre leurs provinces dans les camions de l'Entraide Française ou d'une caravane administrative, mais d'y revenir les armes à la main, en acceptant les risques du combat, de racheter devant l'histoire les abandons volontaires ou involontaires ayant pu encourager les entreprises d'annexion de leurs provinces par l'ennemi" a rappelé Gustave Houver. Aujourd'hui, le Mémorial de Froideconche porte les noms des 62 membres de la Brigade tombés au combat.

C'est devant le monument aux morts de Froideconche puis devant le Mémorial que Gustave Houver a exhorté la jeunesse "à ne pas oublier les sacrifices de leurs aînés pour libérer le territoire national".

Il est important de rappeler que la brigade s'est formée sur un élan de spontanéité de la jeunesse alsacienne et lorraine, mais aussi de personnes des départements du Sud-Ouest qui avaient accueilli une jeunesse exilée qui refusait la main-mise de l'ennemi. Ce qui explique pourquoi, si la majorité des congressistes, étaient originaires de l'Est, on a également trouvé des personnes du Sud-Ouest de la France. En 1944, après avoir été aidés par les Alsaciens et les Lorrains à libérer leurs départements, ils s'étaient à leur tour engagés dans la brigade Alsace-Lorraine.

A l'issue du congrès et des cérémonies, les anciens de la Brigade se sont rendus au Bois-le-Prince pour retrouver les lieux de leurs combats. Préalablement, les responsables de l'Amicale avaient marqué d'un piquet rouge les trous allemands et d'un piquet bleu les trous français. Des positions parfois séparées d'à peine une trentaine de pas. Un moment très émouvant pour certains qui n'étaient pas revenus depuis la libération.

Jean-Louis GAISSER

Le congrès 1993 vécu par Jean BAURES

Bravo et merci ! ce sont les premiers mots qui viennent à l'esprit pour qualifier la rencontre de Froideconche.

Bravo ! parce que tout fut remarquablement organisé et merci à tous les brigadiers et toutes les brigadières du Haut-Rhin pour leur gentillesse.

Le jeudi 13 mai, après avoir traversé la Haute-Saône sous une pluie battante, je suis allé directement à Froideconche, à notre monument. Il faisait froid, la campagne était mouillée, des nuages bas s'effilochaient sur les premières forêts des hauteurs vosgiennes.

Je croyais être le premier. Et bien non ! un camarade de Savoie, Maurice DEPERRAZ m'avait précédé. Je l'apprendrai plus tard.

Retour au centre du village où j'arrive à garer ma voiture, avec difficulté, au parking de la salle des fêtes. L'adjoint au maire a vite fait de repérer une bagnole immatriculée en Gironde, déduisant de là que je venais pour la cérémonie du lendemain et me propose d'ouvrir la mairie, pour nous mettre, mon épouse et moi, à l'abri du froid et de la pluie.

Premier contact avec PICARD arrivé avec une cargaison de crémant d'Alsace. Puis, l'un après l'autre, voici les Haut-Rhinois avec, eux aussi, des bouteilles de vin et énormément de gâteaux. Les coffres de leurs voitures ressemblent à des éventaires de pâtissiers ambulants.

Tout ayant été mis au frais et en lieu sûr pour le lendemain, nous partons pour le Val d'Ajol. La pluie nous accompagne jusqu'à l'hôtel où nous prenons nos quartiers pour une nuit.

Arrivent petit à petit, des camarades, certains venant d'assez loin et enfin, le car du Sud-Ouest. Retrouvailles fraternelles. Dîner excellent, dans l'ambiance habituelle, bruyante et bon enfant.

Vendredi 14 mai. Petit-déjeuner en commun et direction Froideconche où il y a déjà pas mal de monde. Nous attendons le car de la Moselle, mais à 9 heures précises, le président HOUVER, toujours ponctuel, ouvre la séance de l'assemblée générale devant environ 90 personnes. Allocution de bienvenue de J. LIBOLD.

Je ne donnerai pas le détail de tout ce qui a été dit, mais je retiens surtout que J.P. BURGER accepte (avec joie) la lourde tâche de secrétaire de l'Amicale, que les finances sont saines, qu'il n'y a aucune difficulté pour le renouvellement des membres du C.C. dont les mandats venaient à expiration, que le Bas-Rhin cogite déjà sur le rassemblement de 1994 qui aura lieu à Strasbourg, les jeudi 26 et vendredi 27 mai, et que, dans la nouvelle organisation de l'Armée française, il est créé dans l'Est, une Brigade d'Alsace, le président HOUVER et André BORD ayant déjà donné leur accord pour que cette unité s'appelle ainsi.

Les cérémonies : d'abord, au monument aux morts du village, en présence de Monsieur le maire et de plusieurs élus de la région, discours, dépôt de gerbes et minute de silence. Photo du groupe, devant l'église, difficile à organiser, étant donné le nombre de participants. Départ à pied vers notre monument national, les enfants des écoles, en tête. Autour du monument, nous formons un arc de cercle pour les discours et dépôts de gerbes.

Je retiens les interventions de Monseigneur BOCKEL et sa remarquable évocation de Paul de GAULEJAC, du Pasteur WEISS et la présence de Monsieur le curé de Froideconche. Puis c'est le tour des enfants des écoles - poème et chants - qui suscitent des applaudissements nourris. La cérémonie se termine par le Chant des Partisans. Il fait froid, très froid même. Le retour, à pied, au village et l'apéritif sous le préau de l'école nous permettent de retrouver un brin de chaleur. Qu'ils étaient délicieux, ces "Kugelhofs" et gâteaux variés et comme ils s'harmonisaient bien avec le vin d'Alsace !

Ce qui, quelques quarts d'heure plus tard, ne nous empêche pas de ressortir un excellent appétit au banquet où les 180 personnes présentes occupent toute la salle des fêtes. Auprès de chaque couvert, un petit cadeau : trois petits pots de miel, bien présentés, enrubannés, confectionnés avec délicatesse par les brigadières du Haut-Rhin.

Le menu, copieux, varié et bien arrosé est apprécié par tous ; la vente de vin d'Alsace et de crémant - en cours de repas - marche si bien que je crois comprendre qu'on en manquera. (Toujours en pente, les gosiers des brigadiers !).

L'après-midi, le temps devenu plus clément, nous permet une halte à notre Bois-le-Prince et à nos "trous" encore visibles malgré les débris de branches et l'herbe qui n'arrivent pas à les combler. En nous promenant dans les sous-bois humides, nous évoquons avec émotion nos journées et nos nuits passées au contact de l'ennemi, il y a bientôt cinq décennies. Avant de quitter

les lieux, Monsieur le curé de Froideconche qui nous y a accompagnés, invite l'assistance à se recueillir à la mémoire de nos camarades tombés alors au champ d'honneur.

La météo se montrant de plus en plus clémente, le trajet vers Guebwiller par Le Thillot et Bussang, revêt l'étiquette de belle promenade. Le soir, repas en commun, parfait.

Samedi 15 mai. Journée vosgienne et alsacienne. Le matin, le ciel est incertain, mais la température devient agréable quand nous quittons Guebwiller pour une promenade dans les Vosges. Après avoir traversé les vignobles, nous nous arrêtons longuement à Kaysersberg, que certains connaissent déjà, mais dont il est agréable de visiter les rues typiques et de faire connaissance avec les devantures tellement bien garnies qu'elles incitent toujours à faire quelques achats.

C'est là que j'apprends la surprise du jour : nous allons prendre l'apéritif que le Docteur et Madame OFFENSTEIN nous offrent dans leur chalet, près d'Orbey.

L'accueil est parfait ; le cadre, agreste et verdoyant, invite au calme et à la paix. Sur une robuste et indestructible table de pierre, des "Kugelhofs" appétissants nous attendent avec, bien sûr, de nombreuses bouteilles de vin d'Alsace.

Un grand merci à nos amis OFFENSTEIN pour le moment trop bref de sérénité et de fraternité accompagné d'une dégustation gourmande.

Déjeuner à la ferme-auberge de Pré-Bracot où nous retrouvons beaucoup de camarades et leurs épouses. Repas régional succulent et fort bien arrosé dans un harmonieux paysage montagnard.

Au retour, arrêt à Turckheim (le veilleur de nuit faisait la sieste) et à Wettolsheim pour une visite de cave viticole chez MM. ERHARDT-PFOHL.

En résumé, voilà une journée champêtre bien remplie et nous ne manquons pas d'appétit pour le repas du soir.

Dimanche 16 mai. Réveil très matinal. Les couloirs de l'hôtel du Lac s'animent pour devenir bruyants. La section du Sud-Ouest repart vers le Périgord. Le départ, prévu à sept heures, est salué par le jet d'eau du centre du lac, mis spécialement en marche pour nous, par l'aimable propriétaire de l'hôtel.

Bonne route, les amis, et à bientôt !

Lieutenant-Colonel KIBLER-MARCEAU
Officier de la Légion d'honneur
Rosette de la Résistance

*Pour le premier anniversaire du décès de Marcel KIBLER qui, sous le pseudonyme de "MARCEAU" fut le chef du réseau FFC "MARTIAL" et, à ce titre, l'initiateur du GMA-SUD, dont est issue la BAL, le président d'honneur de l'amicale des anciens de la BAL tient à lui manifester la fidélité de leur souvenir en publiant deux textes dont il est l'auteur, mais qu'il avait souhaité ne rendre publics qu'après son décès. Ces textes ont été communiqués au bulletin par notre camarade Jean ESCHBACH dont le père les avait reçus de l'auteur dont il était le confident. Ces deux textes, datant ainsi de près de cinquante ans, sont d'une part "**Résumé de mon activité dans la résistance**", d'autre part "**Dernier carré**" qui relate l'héroïque décrochage du GMA-Vosges, décimé par l'ennemi dans le secteur du Donon où était implanté le PC de MARCEAU à quelques kilomètres du Bas-Rhin et de la Moselle. Ce décrochage eut lieu fin octobre 1944 au moment où le repli de l'armée allemande sous la pression des forces alliées, dont la 2ème DB française, amena une concentration importante de troupes allemandes entre la Meurthe et la Sarre (NDLR).*

Résumé de mon activité dans la résistance

Après avoir fait la campagne de 1939/40 dans un régiment d'artillerie, d'abord sur le front de la Sarre et ensuite en Belgique puis pendant la campagne de France, l'armistice m'a surpris dans la région de Clermont-Ferrand parmi les restes de l'armée combattante. Replié par la suite dans la région de Castres avec mon unité, je fus sollicité une première fois par les autorités allemandes d'Alsace à rejoindre cette province pour y prendre ma place dans l'industrie. Ceci au mois d'août 1940. Je m'y suis catégoriquement

refusé en répondant que j'étais militaire français en activité et que je ne rejoindrais l'Alsace que si une décision du gouvernement français intervenait à ce sujet. Je fus donc démobilisé avec la plupart de mes collègues alsaciens le 18 septembre 1940 et rejoignis l'Alsace quelques jours plus tard.

A peine rentré, je fus contacté par de mes anciens amis (entre autres Paul Dungler et Paul Winter) et une première réunion eut lieu dans la vallée de Saint-Amarin où fut fait le point et où il fut décidé qu'une organisation serait montée qui aurait pour but de lutter par tous les moyens contre le boche, que le soulèvement contre l'envahisseur nazi sera envisagé. Pour cela des groupes de combat furent envisagés et le matériel de guerre qui traînait encore dans les montagnes fut dans le plus grand secret récupéré et caché. Cette première équipe était presque essentiellement composée d'anciens officiers et sous-officiers, de quelques industriels et d'un grand nombre de patriotes de toutes les couches de la société qui furent jugés dignes d'être mis dans le secret. Comme on estimait que la guerre pourrait durer des années, il fut décidé que l'organisation serait limitée à des noyaux solides, aptes à grouper autour d'eux rapidement tous les patriotes du pays, quand le moment serait venu.

Ma femme étant française de l'intérieur, je fus convoqué au début de novembre 1940 avec 70 autres familles mixtes dans la salle de la mairie de Saint-Amarin pour entendre un exposé du Kreisleiter Grüner de Thann sur les devoirs qui incombaient dorénavant aux familles mixtes en Alsace. Une déclaration de soumission au Reich devait être signée par nous, sinon nous serions purement et simplement obligés de quitter l'Alsace. Je fus appelé le premier devant toute l'assemblée pour signer ce papier et devant le Kreisleiter debout derrière sa table qui me tendait d'une main le papier et de l'autre la plume, je lui ai dit cette simple phrase : "*Monsieur, je suis Français ainsi que ma femme et mon enfant et si j'ai risqué cent fois ma vie pendant la campagne pour que vous ne mettiez jamais les pieds ici, ce n'était pas pour venir me rendre aujourd'hui*". Là-dessus je l'ai laissé planté là et j'ai quitté la salle.

Il est passé après moi 54 personnes avant que la première signature fût donnée. Mon père qui était encore en fonction comme maire de Saint-Amarin était présent avec tous les maires du canton. Huit jours après, ma maison fut perquisitionnée par la police allemande, sans résultat, et mon père fut renvoyé de la mairie. Le 9 décembre, je fus expulsé avec ma femme et ma fille ainsi qu'une des mes soeurs avec quatre petits enfants. Nous rejoignîmes la zone libre trois jours plus tard, mais au départ j'avais juré à mon père que

je rentrerais en Alsace les armes à la main et que je n'aurais plus une minute de répit jusqu'à ce que l'ennemi détesté soit mis par terre.

Comme nous envisagions que la déportation d'un certain nombre d'entre nous serait fatale, nous avions pris les dispositions pour assurer la continuité de l'action envisagée.

A la fin du mois de décembre 1940, nous nous retrouvions avec Paul Dungler et quelques autres en zone sud et nous décidions à nous regrouper immédiatement et de continuer notre action par tous les moyens. Des contacts furent pris avec des officiers de l'armée d'armistice d'une part et d'autre part avec des officiers de l'entourage du Général de Gaulle à Londres. Des liaisons rapides furent organisées avec les chefs restés en Alsace et un P.C. fut organisé à Lyon. Un plan d'action complet et détaillé fut mis sur pied portant sur tous les domaines, renseignements, principalement sur l'Alsace et sur l'Allemagne, militaires, économiques et politiques. Un premier poste radio fut acheminé sur l'Alsace et une équipe venait clandestinement d'Alsace à Lyon pour se mettre au courant du maniement. Un chaîne d'émissions fut mise au point avec Londres. Plusieurs antennes furent mises en place chez des Alsaciens réfugiés en zones sud et nord.

Fin 1941, le contact fut pris avec le commandant Guy d'Ornant qui nous précisa l'action entreprise en Alsace par l'équipe Barreiss. Il fut décidé que leur action qui avait les mêmes bases et les mêmes buts que les nôtres serait menée de pair et que des contacts discrets seraient pris entre les dirigeants des groupes en Alsace.

Au début de 1942, Paul Winter nous signala dans un de ses rapports, l'action à son avis trop intempestive du groupe Bareiss qui risquait d'être coulé si la guerre devait encore être longue. Par un message passé par la filière du Drunont, je pus avertir Charles Vuillard (encore dans ma parenté) du danger qu'ils couraient tous, en les adjurant de calmer leur impatience. Il fut malheureusement trop tard et toute cette admirable phalange de patriotes fut arrêtée par la Gestapo en mars 1942 et condamnée à mort par la Haute cour allemande. Un deuxième état-major, celui de Seger-Adam de Strasbourg, fut également arrêté quelques mois après, condamné à mort et fusillé. De ce fait, l'activité des groupements en Alsace devait être mise quelque temps en sommeils.

Après l'évasion du général Giraud, à laquelle nos camarades du Haut-Rhin avaient activement participé (Winter, Ortlieb, Schieber, Stamm, etc.), la résistance alsacienne recevait une nouvelle impulsion. Il fut décidé que des

groupements de combat seraient créés parmi les jeunes alsaciens réfugiés en zone sud et qui brûlaient tous du désir de se battre. Je fus personnellement chargé de l'organisation de ces groupements. En quelques mois des unités étaient mises sur pied dans les régions de Périgueux, Limoges, Clermont-Ferrand, Toulouse, Cahors, Auch, et dans la région des Alpes. Le groupement fut dénommé G.M.A. Sud (Groupe Mobile d'Alsace Zone Sud) et reçut pour mission de prendre part en tant qu'unité alsacienne à la libération de la France dans les régions respectives de son stationnement et ensuite de se grouper et de se porter vers l'Alsace pour participer à la libération de leur province natale (ce groupement qui a formé par la suite la Brigade Alsace-Lorraine a rempli intégralement sa mission).

Un même groupement fut formé avec les éléments alsaciens réfugiés en Suisse et fut appelé G.M.A. Suisse. Son commandement fut confié par la suite au commandant Georges qui semblait tout désigné pour ce poste vu sa grande expérience des affaires suisses et les nombreuses relations qu'il possédait dans ce pays.

Pendant toute cette période, j'assurais au P.C. de Lyon les fonctions de chef d'E.M. sous les ordres directs du commandant Guy d'Ornant et de Paul Dungler. En août 1943, Paul Dungler quitte la France pour rejoindre Alger par l'Espagne. Son absence ne doit durer que quelques semaines pendant lesquelles il me laisse toute la responsabilité pour ce qui concerne nos organisations. Il revient au mois de janvier 1944 en France chargé d'une mission qui n'a rien à voir avec la Résistance alsacienne.

Les principaux chefs de la Résistance alsacienne réunis quelques jours après en présence du commandant d'Ornant demandent à Dungler de ne pas mener les deux actions de pair. Dungler quitte la région lyonnaise pour se consacrer avant tout à sa deuxième mission. Il est arrêté par la Gestapo quelques jours après.

Depuis le départ de Dungler pour Alger, je m'occupe tout spécialement des questions en Alsace même. Je reprends le contact avec les chefs des anciennes organisations qui sont encore sur place et qui échappent en partie à Paul Winter. Je multiplie les moyens de liaisons avec Strasbourg et Mulhouse et au cours d'entrevues à Paris avec M. Paul Freiss qui a pu regrouper la plupart des gens dans le Bas-Rhin, je peux faire parvenir en Alsace de nouvelles instructions pour une réorganisation de toutes les forces encore disponibles. La mobilisation des jeunes dans la Wehrmacht nous complique

singulièrement les choses en nous privant d'un grand nombre de nos meilleurs éléments.

Au mois de mai 1944, vu la proximité des événements, je déplace le P.C. du nord de Lyon dans la région du Donon à proximité de la frontière alsacienne. Les postes radio sont également montés dans cette région et mis immédiatement en fonction. Je fais un premier voyage clandestin en Alsace en compagnie du capitaine Rivière et nous y passons dix jours. Trois semaines plus tard je repasse à nouveau la frontière, cette fois en compagnie du Lieutenant-colonel d'Ornant. Nous passons quatre jours en Alsace. La troisième fois je fais le voyage seul, ne pouvant plus passer à plusieurs, vu la surveillance ennemie très renforcée. Pendant tous ces séjours en Alsace des réunions eurent lieu à Grendelbruch où furent présents les chefs de la Résistance alsacienne. Les forces françaises de l'intérieur d'Alsace furent mises sur pied définitivement. Les plans d'entrée en action furent étudiés et arrêtés.

Pendant toute cette période de juin à novembre 1944, les maquis de la région du Donon furent créés et immédiatement de durs combats à un contre vingt se déclenchèrent, des parachutages d'armes furent réalisés sous le nez de l'ennemi. Des combats d'une extrême violence furent livrés dans ce secteur des derniers maquis de France, pendant trois mois. Le 30 octobre 1944, je passais les lignes ennemies avec le dernier détachement de 30 hommes pour rejoindre la division Leclerc dans la région de Baccarat. Trois semaines après, toutes les unités alsaciennes, celles de la province comme celles formées en zone sud et en Suisse prenaient part aux côtés de la Ière armée française et de la division Leclerc à la bataille de la libération de l'Alsace.

C'est sur la demande des principaux chefs de la Résistance alsacienne et sur proposition du Lieutenant-colonel d'Ornant que je fus nommé Chef des forces françaises de l'intérieur d'Alsace.

Mon père, ma mère et toutes mes soeurs furent déportés en 1942-43 en Allemagne.

J'ai eu la plus grande récompense que j'aie jamais pu rêver. Le 8 décembre 1944, j'entrais, quatre années jour pour jour après mon expulsion, avec les premiers Français dans ma ville libérée de Saint-Amarin.

Le 20 avril 1945, au cours de la bataille d'Allemagne, j'ai eu l'immense joie d'être le premier Français qui entrait dans le village du Wurtemberg où étaient déportés mes parents. Je les ai ramenés le même soir en Alsace.

Marcel KIBLER

DERNIER CARRE

Ces lignes sont écrites à la mémoire du Lieutenant VUILLARD Joseph (Aspirant JOJO) mort pour la France en Indochine au mois de mai 1948 et de tous les camarades des trois GMA (Sud, Suisse et Vosges) tombés pour la libération de la France.

2 octobre 1944. La journée a été affreuse, la tempête n'a pas arrêté depuis la veille. Il est huit heures du soir, la nuit noire est éclaircie par moments d'un pâle rayon de lune filtrant à travers d'épais nuages noirs, chassant en direction du Nord-Est.

La masse sombre des "Bois sauvages" se dresse devant les sommets du Donon. Trois ombres sortent hâtivement de la soupente d'une des dernières maisons de Moussey et profitant des vallonnements du terrain, se glissent sans un bruit vers la forêt. Arrivées sous les premiers sapins, elles respirent un moment ; "*Quel affreux pays*", dit le Colonel, "*si j'ai la chance de me tirer de cette guerre, je me construirai une maison dans la Beauce et il n'y aura même pas une marche pour monter dedans*".

Le Commandant et son fidèle ami Albert rient doucement. Ils ont l'habitude de leurs montagnes dans lesquelles ils ont grandi, mais pour le Colonel (Breton d'origine) qui a passé sa carrière dans les plaines du Tchad, ces montagnes couvertes de leurs forêts l'étouffent.

Voici bientôt trois mois qu'une bataille sans merci est déclenchée dans le secteur du Donon entre le GMA Vosges avec un détachement de SAS d'une part et les éléments d'une division de montagne allemande renforcée par des éléments de SS d'autre part. Période terrible aussi bien pour les populations des vallées de la Plaine et du Rabeaudeau que pour les combattants de la montagne. La situation favorable au mois d'août était rendue terriblement angoissante depuis les premiers jours de septembre par l'arrêt de l'offensive alliée aux contreforts des Vosges et l'arrivée d'importants renforts ennemis.

Des sommets, des vallons, des cols, connus avant la guerre pour de paisibles promenades, sont devenus des lieux sanglants : le Jardin de David, les Brocards, la Côte 722, les Bois Sauvages, Viombois et combien d'autres.

Les pertes ont été terriblement lourdes des deux côtés.

Fin septembre les restes du 2ème SAS quittent le secteur et traversent les lignes alliées.

Le 7 octobre, le Lieutenant-colonel D'ORNANT qui est stationné avec une partie de la 1ère centurie du GMA dans les forêts du Ban de Sept, décide également d'essayer de rejoindre les lignes alliées. Il envoie un message au Commandant Marceau lui demandant de le rejoindre et lui donne un point de rencontre. Pourtant il est difficile au Commandant d'accepter. Ce serait couper les dernières chances de liaison avec l'Alsace qui est à deux pas et on espère encore une nouvelle offensive alliée.

Le petit groupe qui reste encore du GMA Vosges après le départ du 2ème SAS et du groupe d'Ornant est composé d'une vingtaine d'hommes entre 20 et 30 ans, tous montagnards éprouvés, rompus à cette guerre épuisante sur les arrières de l'ennemi. Là, aucun recul n'est possible. Il faut tenir ou mourir. Le ravitaillement est très précaire et se compose surtout de pommes de terre. Les réserves sont ménagées au possible. Pour la soif, l'eau des sources est excellente. Heureusement les hommes sont habillés de tenues anglaises du 2ème SAS, mais le manque de couvertures et de manteaux se fait durement sentir par cette froide période d'automne. Il est interdit d'allumer du feu dans la journée pour ne pas révéler par la fumée la position à l'ennemi, qui est à peine à 500 mètres. Le dernier poste émetteur qui permettait de correspondre avec l'EM allié a été détruit et de ce fait aucun parachutage n'est plus possible. Les munitions encore en quantités suffisantes doivent être ménagées. En mission, aucun ravitaillement n'est emmené, chaque homme n'est chargé que du poids des munitions et des armes.

La position est excellente. Vrai repaire, datant d'on ne sait quand. Il se compose d'une vaste grotte au flanc de la montagne, pouvant facilement abriter les 20 hommes. Devant, une plate-forme de rochers n'est accessible que par une seule fente. Au-dessus, un mur de roc de 8 mètres de haut sur lequel est installé l'observatoire qui permet de surveiller toute la région. Le tout est camouflé par d'énormes sapins. "La grotte de Hayet l'Abbé". Personne ne la connaissait avant la guerre et il fallait le père Albert pour conduire à la fin

septembre le Commandant à ce réduit sûr, où ce dernier décida immédiatement d'abriter le groupe.

Personne ne pourra jamais dépeindre exactement l'ambiance qui régnait là, parmi ces hommes jeunes, pour la plupart taillés en athlètes et dont les traits durs et énergiques des figures étaient soulignés par le collier qu'ils portaient tous. Un moral et une camaraderie à toute épreuve ; ce serait leur faire affront que de parler de leur courage.

C'est vers cette position que les deux officiers et le père Albert se dirigeaient donc ce soir du 25 octobre 1944. Le Commandant avait réussi une dernière liaison en Alsace et il était urgent de rentrer en contact avec les troupes alliées. Les deux officiers avaient donc décidé de laisser la position à la garde d'Albert et de deux hommes de la région et d'essayer de rejoindre les lignes amies avec le reste du groupe. La neige tombant sur les hauteurs rendait toute opération utile impossible par les traces qu'elle laissait.

Après une dure montée d'une demi-heure à travers la forêt, les voici arrivés devant la position. Le père Albert fit entendre son cri d'oiseau nocturne, signe de reconnaissance. Quelques instants après, on entend un léger craquement et voilà l'aspirant Jojo devant eux avec deux hommes. "*Journée calme, mon Colonel, R.A.S.*" et on grimpe à travers la faille vers la plate-forme où les hommes saluent, puis on entre dans la "chambrée".

Le Commandant annonce le départ et la tentative du passage des lignes ; la journée du lendemain doit être utilisée à prendre les dernières dispositions. Deux moutons, volés par les boches et qu'ils tiennent en réserve dans le village, sont à chercher cette nuit même. Ils seront partagés en tranches égales grillées au feu et formeront le ravitaillement pour le voyage. Tous les hommes écoutent, les traits tendus ; personne ne se fait d'illusions sur les risques d'une telle entreprise, car depuis deux mois la ligne du front ainsi que les arrières de l'ennemi sont parfaitement organisées et il y a une soixantaine de kilomètres jusqu'aux premières lignes.

L'heure du départ est fixée à 6 heures du matin le 27 octobre. L'itinéraire prévu est le suivant : par les crêtes pour la Vierge du Haut Port ; forêt de la Trouche vers la vallée de la Plaine ; passage de la vallée à hauteur de la maison forestière de la "Forge Evrard", le "Rouge vêtu", les Bois de Bertrichamps et la Meurthe, les Bois au nord du Col de la Chipotte à l'ouest duquel se trouvent les lignes amies. Cet itinéraire sera modifié suivant que l'on tombera sur du plus ou moins dur.

Le 27 octobre à 9 heures du matin. La petite troupe est arrivée au Col du Dialtrepoix. Albert qui l'a accompagnée jusqu'à cet endroit va la quitter pour retourner à sa position. Les coeurs se serrent, se reverra-t-on jamais ? Sans pouvoir prononcer un mot, tous embrassent le père Albert. De grosses larmes coulent sur sa vieille veste de montagne et sur sa carabine. "*A bientôt Albert*" lui dit le Commandant, d'une voix émue, mais ferme. Cette parole dans cet affreux silence redonne courage à tous. "*A bientôt mon Commandant*" répond Albert en serrant sa main. Les deux hommes se regardent droit dans les yeux. Ils savent à ce moment qu'ils se reverront. Leur pressentiment ne les a jamais trompés. Puis Albert disparaît vers l'Est serrant sa carabine dans sa main.

"*Nous voici sans notre ange-gardien*" dit Jojo et sans mot dire de plus, la troupe reprend son dispositif de marche vers l'Ouest. A 3 heures de l'après-midi, le groupe atteint les limites de la forêt vers la vallée. La route est entièrement sillonnée de troupes ennemies et, en face, la maison forestière est fortement tenue. La partie la plus difficile du parcours vient d'être entamée. La consigne est d'éviter au possible l'accrochage et de jouer à cache-cache avec le boche. Près de la Forge Evrard on les entend qui font des fortifications. Jojo se trouve tout à coup à deux mètres des sentinelles allemandes. Ils ne voient rien, ils se parlent et Jojo se replie de 20 mètres. Il fait nuit en arrivant dans les forêts du versant Nord. Exactement trois heures ont été employées pour faire 500 mètres. La nuit est tombée et on décide de rester en place jusqu'au lever du jour. Une pluie fine mélangée de neige tombe à nouveau. Il fait froid. La petite troupe se couche au ras de la terre mouillée, par groupes de six, bien collés les uns contre les autres. D'heure en heure, ceux des extrémités se relaient avec ceux du milieu. La nuit est noire comme dans un four. Le boche, lui aussi, s'est terré dans ses cantonnements. On n'entend rien à proximité dans la vallée, à l'Ouest des rafales d'artillerie coupent par intermittence le silence de la nuit.

Le Commandant et l'Aspirant Jojo veillent adossés contre un arbre pour se protéger des rafales de vent. De temps en temps, à voix basse, ils échangent une idée ou une impression.

Enfin les premières lueurs de l'aube se dessinent au-dessus des montagnes. Engourdis, les hommes se secouent, il faut se remettre en route le plus vite possible. Utilisant les bordures des fourrés, ce qui permet de voir tout en ayant la possibilité de se camoufler vite, ils arrivent à traverser la route du "Rouge vêtu" sans trop de difficulté et vers deux heures se trouvent au

sommet de Beauregard au-dessus de Raon-l'Etape. Ils distinguent nettement les mouvements des troupes ennemies dans les rues de la ville et les colonnes qui montent en direction de Baccarat et du Col de la Chipotte. Les deux officiers consultent minutieusement la carte et décident de prendre la direction de Bertrichamps. C'est là que, la nuit tombée, on tâchera de traverser la Meurthe, en face des villages de Thiaville et Lachapelle.

Dans la vallée de Clairupt, on se trouve en pleine ligne défensive de l'ennemi. Il s'agit d'avancer avec la plus grande précaution. L'ennemi est en train de creuser des lignes de défense et de poser des réseaux de fils de fer barbelés ; pour les franchir il faut se tailler un chemin au travers de l'un de ces réseaux, à peine à 100 mètres de deux détachements allemands qui y travaillent. Le temps s'est levé et une journée de soleil sèche les habits trempés de la petite troupe.

Vers 16 heures, on se trouve à la ferme de "Viomblois" calcinée. Le groupe se rassemble devant ces murs criblés de balles. Le silence est mortel en ces lieux où, quelques semaines avant, le 4 septembre, faisait rage à la même heure une bataille terrible entre le GMA Vosges et un régiment allemand.

A 17 heures, le groupe se trouve au-dessus du village de Bertrichamps. Les deux officiers poussent une pointe de reconnaissance vers la bordure de la forêt. Ils rencontrent deux femmes du village en train de ramasser du bois mort. A la vue des deux officiers, elles font mine de se sauver, mais un signe les tranquillise. Il faut absolument se renseigner sur l'ennemi dans le bas. Les deux femmes reconnaissant les officiers du GMA leur donnent tous les renseignements possibles. Ils sont à proximité des positions de l'artillerie allemande, dont une batterie se trouve à 150 mètres. Les villages sont fortement occupés par l'ennemi, les routes gardées la nuit par des sentinelles doubles tous les 200 mètres.

Voyant qu'ils avaient à faire à deux braves femmes, le Colonel les met au courant des projets pour la nuit. Ceci leur paraît à première vue impossible et elles les supplient d'y renoncer, mais comprenant qu'un recul n'était plus possible, elles se proposent pour aider. Elles apporteront d'abord quelques vivres pour les hommes, puis indiquent une scierie où on pourra trouver les matériaux nécessaires pour la construction d'un radeau, sur lequel on essayera de traverser la Meurthe. L'heure de l'opération est fixée à 22 heures, car il faudra traverser les batteries allemandes, puis la route gardée, puis les 300 mètres de prés sans aucune couverture pour atteindre les bords de la

Meurthe où enfin on sera à l'abri des arbres de la rive. Les deux femmes se chargeront à cette heure d'amuser les deux sentinelles allemandes à la sortie du village de Bertrichamps.

A 21h45 le groupe arrive à l'orée du bois à 20 mètres de la route. Chacun porte en plus de ses armes et munitions, soit une planche, soit une poutrelle sur le dos.

A 22h00 l'Aspirant Jojo saute sur la route avec cinq hommes ; il est suivi de deux en deux minutes par cinq autres pendant que les restants sont en position pour appuyer l'opération en cas d'un accrochage. Il y a heureusement un léger brouillard.

22h15 le commandant passe le dernier et rejoint le groupe sur la rive de la Meurthe. La lune cette fois se lève, mais on est à l'abri des arbres. Pendant que deux hommes confectionnent le radeau en le liant avec des cordes, car il est impossible de clouer à cause du bruit, une colonne allemande passe sur la route, puis disparaît dans la direction de Raon-l'Etape. On entend nettement le pas des sentinelles.

23h00 le radeau est prêt à être mis à l'eau, mais le courant est tellement fort qu'il le plaque contre la rive. Il s'agira de faire traverser une corde pour le tirer depuis la rive d'en face. L'Aspirant Jojo, qui est un athlète dans le vrai sens du mot et maître nageur de première, quitte ses vêtements et s'enfonce dans l'eau ; il nage avec des efforts inouïs vers la rive opposée, mais chaque fois arrivant vers le milieu, il est à nouveau plaqué 50 mètres plus bas vers la rive. Le voyant à bout de force et transi de froid, le Commandant lui donne l'ordre de renoncer. On cherchera un autre endroit. Cinq fois de suite, le radeau est mis à l'eau. On a essayé sur deux kilomètres de rive sans aucun résultat.

4 heures du matin, il fait un froid de canard. Dans deux heures, il commencera à faire jour et ils se trouveront dans une situation impossible. Le découragement s'empare des hommes. Devant eux, la Meurthe infranchissable ; derrière eux, la ligne allemande. Le Colonel Maximum est pris d'un accès de fièvre et ses dents claquent. "*Prenez le commandement*" dit-il au Commandant Marceau, "*je n'en peux plus*". Le Commandant rassemble les hommes autour de lui. Une angoisse terrible oppresse toutes les poitrines.

"*Mes petits gars*", dit le Commandant, "*nous voulions rejoindre les lignes amies au-delà du Col de la Chipotte ; la Meurthe nous en empêche ; eh bien, nous les rejoindrons là où il n'y a pas de Meurthe, c'est-à-dire dans la*

direction de la forêt de Mondon, à l'Est de Lunéville. Pour le moment la tâche la plus ardue est de rejoindre la forêt d'en face d'où nous sommes venus hier soir. Je vais y aller pour commencer, si j'y arrive sans me faire descendre, vous suivrez sur mes traces à mon signal ; si non, vous passerez par force ; ce ne sera pas la première fois".

L'Aspirant Jojo ouvre la bouche pour parler. Il ne peut sortir un mot. "*Tu dois rester avec les hommes*" lui dit le Commandant. C'est à ce moment que s'avance le petit Genesse, plus noir encore que d'habitude. "*Mon Commandant*" dit-il, "*vous pouvez tout me demander, mais vous ne pouvez m'empêcher de vous accompagner*". Sans mot dire, le Commandant lui serre la main et les deux hommes s'engagent sur le découvert du pré, le doigt sur la gâchette de la mitraillette. Sans se presser ils avancent tout droit en direction de la route. Minutes interminables pour ceux qui s'avancent et pour ceux qui les suivent des yeux. A chaque instant on attend que la rafale mortelle parte d'en face. Rien... rien..., qu'est-ce qui se passe ? les voilà sur la route. Pas âme qui vive. Les deux sentinelles ennemies ont dû aller se chauffer dans le poste à 150 mètres. Les deux hommes se plaquent contre deux arbres, pour au besoin défendre le groupe pendant son passage, puis le Commandant donne un léger coup de sifflet. En longue file, l'Aspirant Jojo en tête, le groupe passe de toute la vitesse de leurs jambes.

Les voici arrivés à l'ombre de la forêt. L'Adjudant Croquefer saute le dernier sur la route au moment où la porte du poste ennemi s'ouvre et laisse voir dans sa lumière les casques boches qui sortent. Quelques coups de feu claquent, inutile, le groupe a rejoint son élément, la forêt.

6 heures du matin, le groupe se trouve au Nord de la forêt du "Petit Reclos" où le Commandant décide de prendre quelques heures de repos. Le Colonel Maximum va mieux et avant la tombée de la nuit on se trouvera au Sud des villages de Vaqueville et de Mervillers, en bordure des dernières forêts des Vosges. Devant eux la plaine de 10 km allant jusqu'à la forêt de Mondon, où se trouvent les éléments amis. Le Commandant décide de passer la nuit et d'organiser un camp.

19 heures, deux hommes du groupe descendent dans le village de Vaqueville, avec mission de reconnaître s'il est occupé par l'ennemi et de ramener quelques civils, s'il en reste, pour avoir des renseignements.

20h30, ils sont de retour en compagnie d'un paysan du village qui les a suivis de bon coeur. Ils amènent également deux miches de pain, un morceau de lard et deux bouteilles de mirabelle. L'Aspirant Jojo fait le partage pendant que les officiers interrogent le paysan. Il ressort que Vaqueville est le dernier village habité par des civils, que tous les autres étaient évacués et organisés en appuis défensifs pour l'ennemi, que les intervalles sont défendus par des champs de mines et par des nids de mitrailleuses et que le groupe se trouve en pleines lignes de l'artillerie allemande.

Le reste de la nuit se passe dans un silence impressionnant. Pas un seul coup de canon. Inutile de penser à une opération, les hommes sont trop fatigués. Le Colonel et le Commandant tiennent un conseil de guerre. Il est décidé de profiter de la journée du lendemain pour bien reconnaître le terrain en face d'eux et, à la nuit, de faire un coup de main sur une patrouille allemande pour se procurer des renseignements supplémentaires.

Au matin, les deux officiers se portent à la lisière du bois. La journée est encore claire. Ils sont à 100 mètres de la lisière, quand une volée d'obus éclate au-dessus d'eux, faisant voler les branches des arbres. "*Allons bon*", dit le Colonel, "*Voilà maintenant les nôtres qui nous canardent*". Ils se plaquent en bordure du bois pour observer la plaine. Une deuxième rafale s'abat à leur gauche et ils se rendent compte qu'ils se trouvent à 100 mètres à pied d'une batterie allemande (la batterie de la "Ferme de Gramont"). La traversée de la plaine jusqu'à la forêt de Mondon s'annonce ardue, pas de forêts, 7 km à découvert. Ils retournent au camp, soucieux.

9 heures, le Commandant, accompagné de l'Aspirant Jojo et de l'Adjudant Croquefer, retourne en observation à l'orée du bois. Des rafales d'artillerie amie continuent de tomber à proximité de la batterie allemande de Gramont. Cette dernière répond.

Les trois hommes voient parfaitement les tirs de l'artillerie amie qui se déclenchent de plus en plus. Leurs objectifs sont les villages tenus par l'ennemi, les carrefours et les emplacements de batteries. Le Commandant ne dit rien, il paraît songeur.

L'Aspirant Jojo dit tout à coup "*c'est un tir de contre-batterie*" mais le Commandant, en vieil artilleur, lui répond "*Non, mon vieux, j'ai l'impression que c'est une préparation d'attaque ; les Américains* (qu'il suppose en face) *doivent lancer une attaque et cela sera une occasion d'en profiter au bon moment*". Ils distinguent nettement le déplacement de la ligne de bataille qui

vient vers eux. "*Quelle veine qu'on n'ait pas pu traverser la Meurthe*", dit le Commandant.

13 heures, le Colonel vient prendre sa place et, un quart d'heure après, il envoie au camp un homme de liaison pour dire que la batterie allemande de Gramont quitte ses positions en direction de l'Ouest.

14 heures, les guetteurs annoncent que des détachements ennemis se replient à travers la forêt. Le Commandant donne l'ordre de les laisser faire en attendant le développement de l'opération. La bataille fait rage maintenant à quelques kilomètres devant eux. Le groupe prend des dispositifs pour parer à toute éventualité.

15 heures, le Commandant retourne à l'observatoire auprès du Colonel.

16 heures, ils remarquent une colonne de camions et de chars sortant du village de Mervillers se dirigeant vers Baccarat. Qu'est-ce que c'est ? ils ne peuvent distinguer et se portent 200 mètres en avant, profitant d'une haie, pour mieux voir. A ce moment ils distinguent nettement les casques blancs des MP de la colonne et à la jumelle distinguent l'étoile blanche sur les véhicules.

"*Les Américains*", s'écrie le Colonel débordant de joie, "*comme j'ai les papiers de reconnaissance, je vais descendre avec deux hommes pour prendre liaison, aussitôt fait, je renverrai l'un deux pour vous chercher*".

Le Commandant retourne au camp et annonce la nouvelle. Une émotion indescriptible s'empare alors des hommes.

"*Réussi - sauvés !!!*"

On rappelle les guetteurs. A peine 30 minutes et le Commandant voit arriver à travers la forêt en courant, Marcel Périn un des hommes qui avaient accompagnés le Colonel.

"*Mon Commandant,* crie-t-il, *ce sont eux, ce sont les Français, c'est la division Leclerc*".

Les hommes sont fous. Le Commandant ne peut plus parler, il ne peut même plus avaler sa salive tellement sa gorge se serre. On a envie de pleurer. Regardez ça, lui dit Marcel Périn et il lui tend une cigarette américaine, - la première - puis il raconte... raconte...

C'est le régiment du Tchad. Les officiers sont les anciens compagnons du Colonel Maximum. Ils sont fous de joie.

Le Commandant remis de son émotion, donne l'ordre de se préparer à la descente. Les hommes ajustent leur tenue et leur béret rouge. Jojo prend la tête, le Commandant suit à côté et la descente vers Mervillers commence.

On rentre dans le village par l'Ouest. Les chars français les croisent et on se lance de joyeuses apostrophes. Au milieu du village sont rassemblés devant le PC déjà installé, le Commandant Quiliquini, le Colonel Maximum et d'autres officiers du Régiment de Marche du Tchad.

"*Ce n'est pas possible*, dit-il, *vous venez du Donon et on vous croyait morts depuis plus d'un mois*".

Les obus ennemis pleuvent maintenant sur le village et des maisons brûlent, mais personne n'y prend garde.

"*Rentrons au PC*, dit le Commandant Quiliquini, *les hommes aménageront la cave en face où ils seront à l'abri*". "*Procurez-leur à manger*", dit le Commandant Marceau.

"*Excusez-moi, je n'y ai même plus pensé, les pauvres*".

Dix minutes après une camionnette apporte les rations K, C, etc., du vin, des cigarettes. Quelle avalanche de bonnes choses.

Minuit, les opérations ont pris fin. Baccarat est tombé et on attend les ordres du Général Leclerc pour le lendemain.

Les officiers du G.M.A. ont passé tous les renseignements et les relevés des défenses allemandes qu'ils portent sur eux.

"*A propos*, dit le Commandant Quiliquini, *j'ai averti le Général de votre arrivée, il sera ici dès demain matin*". On décide de se reposer un peu, mais le Commandant Marceau ne peut trouver le sommeil, c'est trop pour une seule journée. Il s'installe sur une planche devant un tonneau et, à la lumière de la lanterne, il achève son journal de route.

4 heures du matin (1er novembre), il passe dans la cave en face. Aucun ne dort là, ils parlent, échangent leurs souvenirs. Ils ont l'air de fantômes avec leurs joues amincies entourées du collier, sous leur béret rouge. Le Commandant le remarque si bien, que maintenant, il leur annonce l'arrivée du Général pour l'aube. L'Aspirant JOJO lui présentera le détachement. On n'entend plus rien.

5 heures du matin, le Commandant retourne près de ses hommes. Quelle transformation, plus de collier, ils sont rasés de près et rafistolent leurs uniformes déchirés.

7 heures, le Général LECLERC arrive dans sa jeep. Le casque de cavalier sur la tête et sa légendaire canne à la main, il salue... Il passe le Groupe en revue. Quelles minutes inoubliables... Ces hommes durs entre tous, qui, depuis quatre mois, n'ont jamais tremblé devant les SS de Himler, ni

devant la Gestapo, ni devant la Wehrmacht, tremblent tous comme des feuilles. Ils ne tiennent debout que par une volonté surhumaine.

"Félicitations mes braves, dit simplement le Général, *vous serez dorénavant les hôtes de mon quartier-général à Gerbevillers, où j'ai donné au Lieutenant Colonel REPITON, l'ordre de vous recevoir".*

Ils s'entretient quelques minutes avec les deux officiers du G.M.A., puis il remonte en jeep. *"A ce soir"* dit-il encore.

Des hommes se laissent tomber dans le camion qui les emmène à Gerbevillers. Ils sont terrassés maintenant. Jamais il n'oublieront la réception qui leur fut faite par la 2ème D.B. avec laquelle ils continueront, la plupart, de combattre.

Une page glorieuse et terrible de l'histoire des combats pour la libération s'est terminée avec celle du G.M.A.-VOSGES.

Deux nouvelles pages vont s'ouvrir maintenant pour les acteurs de ce drame. Celles de la Libération de l'Alsace et de l'invasion de l'Allemagne.

D'après les Extraits des carnets de route du Commandant MARCEAU et de l'Aspirant JOJO (Joseph VUILLARD).

LEXIQUE

MARCEAU : Pseudonyme de Marcel KIBLER, chef du Réseau FFC MARTIAL puis, en outre, chef des FFI d'Alsace, avec le grade de commandant, promu lieutenant-colonel après la libération.

MARCHAL : Pseudonyme de Guy d'ORNANT, officier d'active, dès 1940 délégué de l'Organisation de Résistance de l'Armée pour l'Alsace, puis à partir du 1er janvier 1943, pour l'ensemble Alsace-Lorraine - Franche-Comté, avec les grades successifs de capitaine, commandant et lieutenant-colonel.

MAXIMUM : Pseudonyme du Lieutenant-Colonel BOURGEOIS, Délégué Militaire pour l'Alsace du Général Koenig, commandant militaire national des FFI, dont il avait été le chef d'état-major lors de la bataille de Bir-Hakeim en 1942 ; parachuté dans les Vosges en 1944, ne doit pas être confondu avec le Colonel Gilbert GRANDVAL, officier de réserve, d'abord chef du réseau "Ceux de la Résistance" pour les huit départements de l'Est, puis chef des FFI de ces mêmes départements et, enfin, Délégué Militaire Régional du Général Koenig pour la région C couvrant ces départements (PC à Nancy).

NDLR : *La multiplicité des officiers supérieurs, la diversité de leurs filières hiérarchiques et l'imprécision de leurs responsabilités ont créé pendant l'été de 1944 une situation très délicate au PC des FFI d'Alsace, dont seule la rigueur, la franchise et le courage de Marcel KIBLER-MARCEAU ont permis de limiter les dommages.*

SAS : Special Airborn Service (Service Parachuté Spécial)
Dénomination des commandos parachutistes britanniques spécialisés dans le soutien aux maquis sur les arrières de l'ennemi.

L'EUROCORPS
Conférence du Général CLERC
du 6 mai 1993

Le Général Clerc a été introduit par notre camarade Bord, le public étant composé de représentants des associations d'Anciens Combattants du Bas-Rhin. La présentation que fit le Général Clerc de l'Eurocorps dont il bâtit les structures de commandement et les règles d'association des troupes européennes, ne pouvait se passer bien évidemment d'une réflexion sur l'état du monde et les risques de déstabilisation actuels.

La guerre froide fut une époque de stabilité simplificatrice ; hormis l'épisode des fusées de Cuba, la dissuasion nucléaire réciproque, accompagnée du déploiement des troupes de couverture de part et d'autre du rideau de fer, avait procuré une paix durable entre adversaires pratiquant correctement les règles du jeu, en politiques responsables.

Maintenant, tout est changé, la menace soviétique subsiste, quoique atténuée, car qui peut prévoir l'avenir de la politique russe ? Le jeu du potentiel est trop beau pour être appliqué, car trop coûteux pour la Russie. L'arme nucléaire est de plus en plus disséminée, tant par les efforts techniques de divers pays que par les ventes non contrôlées de fusées russes au Moyen-Orient (Iran et Irak) : l'arme de dissuasion passe dans les mains moins responsables, sinon irresponsables..

Des foyers de tension et de guerre apparaissent dans l'ancienne URSS, exportables en dehors de son territoire.

Parallèlement à cette montée des périls diffus, les moyens de pression et d'intervention des USA baissent ainsi que leur désir d'intervention éventuelle, d'autant que leur population devient plus hispanique qu'ex-européenne. L'OTAN se rétrécit : par exemple, le 7ème Corps d'Armée, à l'origine en Allemagne, après avoir été engagé en Irak, est retourné... aux USA.

La chute du rideau de fer a réouvert la plaie des nationalismes ; le réveil arabe post-colonial entretient une ligne de fracture entre les pays musulmans et les autres, sans compter ses fractures internes, entre Sunnites et Chiites et entre Perses et Arabes. On peut ajouter à cet inventaire la fracture russo-polonaise, la Yougoslavie, le réveil des souvenir de la grande Serbie, de la grande Hongrie et de l'Empire Ottoman. En plus de l'Histoire, la fracture entre riches et pauvres.

Et ce n'est pas tout, le CRADOC (Conseil de réflexion stratégique à long terme des USA) considère la drogue comme la menace de déstabilisation la plus sérieuse : le moindre parrain peut se payer des chars ou une bombe atomique ou des groupes terroristes.

Le déséquilibre des forces se creuse en Europe, car le complexe militaro-industriel russe continue, sur sa lancée, à fabriquer à la même cadence du canon, des chars et le reste, stockés à l'est de l'Oural, hors de la zone contractuelle de réduction des armements ; pendant ce temps, les USA allègent.

Partout en Europe, sauf en Autriche, - mais n'est-elle pas plus proche des problèmes ? - les budgets militaires s'effondrent.

Donc, toute la stratégie des quatre dernières décennies n'a plus de sens et tout doit être repensé. Il est évident qu'il faut recentrer les forces et les regrouper.

En France, cette idée s'inscrit déjà dans les faits ; avec la dissolution des grandes unités, la globalité des moyens spécifiques sont regroupés (renseignement, transmission, logistique, génie...) dans le but de pouvoir constituer à partir de ces réservoirs, les groupements d'intervention adaptés aux missions à accomplir, lesquelles peuvent être étonnement variées.

En Europe, la contraction militaire est vite décrite : au temps de la guerre froide, l'OTAN disposait de 10 corps d'armée augmentés de 3 corps d'armée français ; il en subsiste 5, en tout et pour tout.

Par ailleurs, les traités d'autrefois corsetaient l'utilisation des forces : l'OTAN, sous direction américaine, créée pour faire pendant au pacte de Varsovie, avait un champ d'action strictement limité à l'Europe de l'ouest, et l'ex-RDA et l'ex-Yougoslavie étaient hors de sa compétence. L'OTAN a perdu sa légitimité ; de plus, la réforme de ses buts et de ses structures se déroule avec une extrême lenteur.

L'INITIATIVE DE LA CREATION DE L'EUROCORPS

Mitterrand et Kohl, ayant affiné leur communauté de vue sur les risques de déstabilisation et sur la stratégie européenne à mener dès lors que les conséquences de la chute du mur de Berlin purent être mesurées, se mirent d'accord. 1) pour adresser aux partenaires de l'UEO (l'Union économique européenne), une proposition de coopération accrue entre l'OTAN et l'UEO et, 2) pour mettre sur pied une coopération franco-allemande solide et susceptible de servir de pied de cuve d'une force européenne (14.10.91). Si l'accueil fut mitigé du côté anglo-saxon et américain, il fut positif chez les autres partenaires européens. L'affaire fut menée de façon étonnamment rapide : en janvier 92, les experts élaboraient le cadre général et les missions qu'à La Rochelle, le 22 mai 92, Mitterrand et Kohl ont retenu comme bases :

- défense commune des alliés dans le cadre de l'article 5 du traité de Washington,
- maintien et rétablissement de la paix partout dans le monde,
- action humanitaire.

L'association a été proposée à tous les pays de l'UEO ; les Belges - avec les Luxembourgeois - et les Espagnols ont répondu positivement, les Portugais se sont récusés par anti-hispanisme, les Italiens attendent des jours plus sereins, quant aux Hollandais, trop proches des Anglais, ils n'ont pas encore choisi.

C'est ainsi que le 1er juillet 92, un état-major de "montée en puissance" s'est installé quai Jacques Sturm à Strasbourg avec 120 spécialistes de 4 nationalités, avec pour mission, entre autres, de mettre sur pied pour le 1er octobre 93, un bataillon de Q.G. afin que l'état-major de l'Eurocorps soit opérationnel en 94.

C'est dire la richesse d'inventivité qu'il convenait de déployer pour résoudre, à la fois, des problèmes juridiques, internationaux, linguistiques, affectifs, etc. et pratiques.

Cet Eurocorps est une copropriété des Etats qui y participent ; il est à disposition de l'UEO ; il est prêt à coopérer avec l'OTAN ou avec l'ONU, avec l'accord des copropriétaires ; la direction politique est assurée par un comité commun qui se réunit en cas de besoin.

L'ETAT-MAJOR DE L'EUROCORPS

C'est autour du 1er octobre 1993 que les chefs d'Etat concernés viendront installer le Général commandant l'Eurocorps, l'allemand Billmann, et son chef d'état-major, le français Clerc, ainsi que les adjoints, un belge et un espagnol. Ces commandements seront assurés pour deux ans et il y aura rotation rigoureuse des nationalités.

Les bureaux, par contre, sont confiés chacun à une nationalité, pour ce qui concerne son chef, par souci de continuité du travail.

L'E-M restera Quai Jacques Sturm avec un effectif d'environ 300 personnes ; le millier d'hommes du bataillon du QG sera caserné à Mutzig, avec un chef de bataillon français et 3 compagnies de nationalités homogènes, son personnel étant trilingue, travaillant ensemble, mais disposant d'une hôtellerie par nation.

L'E-M est plurinational, le personnel est de statut européen ; chacun pratique trois langues ; chacun s'exprime et écrit dans sa langue propre, afin d'être rigoureusement précis : les collègues et destinataires sont censés comprendre sans difficultés ; il n'y a ni traducteur, ni traduction.

LES TROUPES DE L'EUROCORPS

Dans le futur immédiat, la brigade franco-allemande sera placée sous commandement de l'Eurocorps. L'expérience acquise dans cette unité a conduit à envisager pour les autres troupes de l'Eurocorps, qu'elles gardent leur homogénéité nationale (règles de discipline, d'avancement, habitudes de vie, etc.). A la fin de sa mise sur pied, le 1er octobre 1995, l'Eurocorps disposera de 90.000 hommes, stationnés dans leurs pays d'origine, en général.

Motorisé moitié chenille, moitié roue, l'Eurocorps utilisera ce qui est le plus performant dans les armées alliées, ainsi le système de transmission français et ses logiciels - utilisés par l'US Army d'ailleurs.

L'Eurocorps ne possédera ni aviation, ni marine ; dans un premier temps, ce seront les armées nationales qui fourniront les moyens aériens et maritimes nécessaires.

Pour répondre aux missions d'intervention qui lui seront assignées, il devra faire chaque fois du "sur mesure", donc envisager la secabilité de ses moyens et être prêt à aller loin. Les unités seront préparées à la coopération avec l'OTAN.

On voit dans cette grande entreprise, combien le pragmatisme, partant d'une décision politique très déterminée du président français et du chancelier allemand, a permis d'aboutir dans un délai très court à une réalisation particulièrement innovante et concrète, dans un esprit européen dont il renforcera la cohérence. Ce qui a été possible de construire ainsi à 2, puis à 4, eut été impraticable à 12 ; mais, bien évidemment, le reste de l'Europe ne pourra qu'être entraîné.

Introduction et conclusion de E. Fischer,
président de la section du Bas-Rhin

DEFENSE

La future brigade Alsace

● ● ● *La division du Rhin n'a plus que deux mois à vivre. Lui succédera la brigade Alsace.*

Après le paysage militaire d'active, celui de la réserve accélère sa mutation : le 1er juillet prochain, la division du Rhin deviendra la brigade Alsace. Ce changement a au moins deux significations :

-Il prend en compte le rattachement prochain du seul régiment d'active de la division, le 1er régiment du génie d'Illkirch-Graffenstaden, à la nouvelle brigade du génie dépendant du 3e corps d'armée dont le PC est à Lille (Nord). Formée alors de quatre régiments de réserve, plus modeste en nombre, l'unité nouvelle formule a en effet la taille d'une brigade.

-Il illustre la nouvelle mission de l'unité. *«Plutôt que de faire face à une attaque aéroterrestre brusquée de grande envergure, menaçant en particulier les ponts sur le Rhin, il s'agira, à l'occasion de crises de toutes sortes, d'assurer la sécurité des troupes se déplaçant vers leur zone d'engagement, puis de garantir leur logistique.*

A cet égard, l'Alsace est, et restera une plaque tournante», explique le général Philippe Thérenty, commandant l'actuelle division.

Défense civile

La future brigade Alsace, promet-il, verra son encadrement renforcé et ses matériels modernisés. Elle devra aussi jouer éventuellement un rôle dans les plans de défense civile et sera mobilisée, en tout ou partie, en fonction des situations de crise.

«Seule unité de ce type en France, la brigade Alsace, qui se veut l'héritière de la prestigieuse brigade Alsace-Lorraine, préfigure parfaitement la nouvelle orientation donnée à la gestion des réservistes et à l'emploi des forces de réserve», estime le gouverneur militaire.

La dernière opération publique de l'actuelle division du Rhin sera un exercice de franchissement à la mi-mai à Schoenau et Kraft où seront testées les structures d'un état-major de brigade.

Jacques Fortier

A PROPOS DE L'ENGAGEMENT DE GRAND-CASTANG

... POUR TERMINER

J'ai lu avec une attention toute particulière, dans le bulletin 227-1, 1993, la mise au point d'Achille GUERMANN concernant l'allocution que j'ai prononcée, le 16 mai 1992, à la stèle de GRAND-CASTANG, en Périgord. Si je lui sais gré d'enrichir mes maigres connaissances, je tiens néanmoins à lui préciser que, si j'ai péché contre la vérité, je ne l'ai fait que par ignorance.

Issu des maquis du Gers (commando Kléber), il m'était difficile de m'exprimer pleinement sur des événements qui s'étaient déroulés en juin 44 en Dordogne et desquels je n'avais été que sporadiquement et imparfaitement renseigné, au cours d'années précédentes et au hasard de nos rencontres annuelles par notre camarade INNOCENTI qui avait parfois évoqué les noms de ROSS dit "Moscou" et de HOUBRE, INNOCENTI malheureusement décédé et à qui il aurait grandement appartenu de tenir ce discours à ma place.

Je répète, tout en ne voulant nullement les minimiser, que ces événements de GRAND-CASTANG (la stèle, déplacée, se trouve maintenant sur la commune de PRESSIGNAC-VICQ, à la suite du nouveau tracé routier) n'ont jamais pris, dans notre section, le même impact que ceux survenus à MARSANEIX ou ATUR et que j'ignorais absolument la présence du corps franc de "Verdun" avec INNOCENTI. Il est vrai qu'excessivement rares parmi nos cotisants sont les anciens de ce commando, certainement en groupement plus compact en section "M" et qui auraient pu éclairer tant soit peu notre lanterneau.

Pour étoffer mon savoir, j'avais demandé à mon ami Raymond BERGDOLL de me fournir quelques renseignements concernant les autorités invitées ainsi que ROSS et HOUBRE, pour nos deux tués, des renseignements assez difficiles à recueillir, paraît-il, même dans la famille périgourdine de ce dernier. Raymond BERGDOLL et Popaul SERET-MANGOLD s'étant déplacés spécialement à GRAND-CASTANG et VICQ, pour une documentation plus ample, furent surpris de trouver un 3ème nom sur la stèle ; personne, dans ces localités, ne fut en mesure de leur indiquer la formation à laquelle appartenait DUFOUR.

C'est pourquoi, nanti de ces indications, je me résolus à adjoindre dans mon texte le nom de DUFOUR, sans précisions formelles, à celui de nos deux camarades et à l'associer à eux "dans notre recueillement, nos prières et l'hommage de nos fleurs".

DUFOUR, donc ancien de "Verdun", vraisemblablement ni Lorrain comme HOUBRE, ni Alsacien tel ROSS, aurait pu faire partie de cette Brigade à "écusson double", chère à notre coeur et - ce que nous soulignons toujours plus particulièrement en Section Sud-Ouest - composée d'Alsaciens, de Lorrains... et d'autres.

(Lettre de Jean BAURES)

REUNION ET COMMEMORATION A BRANTOME 14 mars 1993

Comme il est d'usage, notre première réunion de l'année se tient à BRANTOME. Elle nous permet de penser plus fortement à deux anciens du commando VALMY dont les noms figurent sur la Stèle des Fusillés, en compagnie de ceux des autres 26 suppliciés du 26 mars 1944 aux Fontaines Noires.

C'est pourquoi, 10h trébuchantes (les marches séculaires dans l'abbaye accrochent plus facilement les pas des abonnés permanents de l'arthralgie), les anciens premiers magistrats de la commune, toujours aussi dignes dans leurs cadres surannés, comptent une bonne cinquantaine d'amicalistes et de brigadières, venus s'installer confortablement sur les sièges, dans les salle du Conseil de la ville, en réponse à l'invitation du président HUTTARD.

Ce dernier ouvre la séance par la nécessaire minute de recueillement, car hélas ! toujours plus nombreux sont ceux qui quittent nos rangs. Puis il communique les lettres d'excuse de camarades empêchés, dont certains définitivement, par les pernicieuses emprises de l'âge.

Son menu n'est point trop chargé : quelques questions d'intendance sont vite réglées et Popaul SERET-MANGOLD, notre nouveau trésorier, obtient vite un quitus pour une comptabilité nette et précise, malheureusement moins confortée que précédemment, suite aux dépenses afférentes au dernier Congrès et principalement à l'érection de la nouvelle stèle d'ATUR.

Puis HUTTARD attaque le plat du jour : le congrès de FROIDECONCHE qui éloignera quatre jours durant ceux de la section S-O. Déplacement en car.

13 mai : journée du trajet aller avec pause casse-croûte à CREUZIER-LE-VIEIL, repas du soir et nuitée à LE VAL D'AJOL.

14 mai : congrès à FROIDECONCHE, éventuellement déplacement-souvenir à BOIS-LE-PRINCE.

15 mai : journée excursion dans les Vosges, déjeuner dans une ferme-auberge, visite (ô combien intéressée) d'une cave vinicole, dîner et nuitée à GUEBWILLER.

16 mai : trajet retour avec départ de GUEBWILLER et arrêt obligatoire chez l'ami BAUDRY, pour le substantiel repas de midi à CREUZIER.

Que les camarades haut-rhinois se rassurent, de nombreuses inscriptions sont déjà parvenues. L'état-major table sur 40 à 45 participants.

La séance est levée à 11h30. Nous quittons les notables dans leur cadre ; ils accueilleront des visages plus familiers pour les législatives des deux dimanches à venir.

S'est joint à notre groupe, le maire actuel, M. LAXTON, pour la cérémonie devant la stèle qu'encadrent quatre porte-drapeau avec leur emblème, tous membres de la Section. Après le dépôt de gerbe et la minute de silence, M. LAXTON, visiblement ému, nous dit entre autre sa satisfaction de nous retrouver toujours fidèles à cette manifestation du souvenir, un souvenir qu'il serait utile d'apprendre plus amplement aux générations montantes. HUTTARD le remercie pour ses bonnes paroles et la faveur qu'il ne cesse de nous témoigner, en nous accueillant dans la splendide salle de la maison commune.

Nous rejoignons BRANTOME, où, à l'Hôtel de la Poste, une bonne quinzaine de retardataires et de "supplétifs" nous attendent pour compléter un effectif qui, compte tenu de la bonne chère toujours de mise, se maintient facilement dans les soixante fourchettes, depuis des années.

Raymond BERGDOLL

A PROPOS D'UN ANNIVERSAIRE
mai 1968 - mai 1993

Il y a 25 ans, en mai 68, le Congrès national de la B.A.L., organisé par Alphonse PEIFFER, se tenait à CHATEAU-SALINS, sous la présidence de Bernard METZ, dans la paix et l'amitié, alors que des millions de grévistes paralysaient la France et que les étudiants, ceux de la Sorbonne en tête, avaient allumé les falots de la colère devant l'intransigeance d'un pouvoir "tenu au bout du fusil" mais qui ne voulait point suivre des exigences qu'il jugeait appartenir à un "mouvement des enragés". COHN-BENDIT, GEISMAR et SAUVAGEOT étaient des pièces maîtresses dans cette partie, prise en compte, après coup, par les syndicats et certains politiciens et qui se termina par un "échec et mat" retentissant.

Il ne m'appartient pas d'analyser le pourquoi et le comment d'une violence dont, somme toute, les voitures furent plutôt les principales victimes : la presse écrite de maintenant et la télé ont suffisamment battu le rappel des faits qui s'étaient déroulés il y a un quart de siècle, des faits qu'"étudiants" et "étudiantes" d'aujourd'hui (puisque les termes ont glissé des grandes écoles aux petites officines du savoir) ont généreusement applaudi lorsqu'on les interrogea.

C'était "super", "génial", "il faudrait recommencer cela", voilà la quintessence des réponses recueillies.

Il y a cinquante ans, cinq élèves du Lycée Buffon de Paris, comptant parmi les tous premiers engagés dans la Résistance universitaire, furent fusillés à l'aube du 8 février 43. Aucun n'avait 18 ans et une citation posthume à l'Ordre de la Nation récompensa "*leur foi patriotique la plus pure et la plus agissante*".

Le 26 septembre de la même année, exécuté à la citadelle de Besançon, en compagnie de quinze autres jeunes patriotes français, Henri PORTET, écolier de 16 ans, sut faire face à la mort, debout, sans bandeau et liens détachés.

Toujours en 1943, quatre normaliens de la Côte d'Or furent fusillés par les nazis. Dans la dernière lettre adressée à leurs proches, ils eurent une

pensée pour leur Directeur d'Ecole Normale à qui ils firent savoir "*qu'ils allaient mourir courageusement comme il seyait aux hommes qu'il avait formés*".

Voici donc, puisés au hasard dans le grand martyrologe de la Résistance, trois exemples d'une autre forme de révolte d'étudiants et d'écoliers qui, avec celle d'apprentis et de jeunes paysans enflamma jusqu'au sacrifice la jeunesse française d'il y a un demi-siècle après le désastre sans précédent qui avait anéanti la nation puis éveillé les plus ardents de ses fils.

Ce n'était ni "super", ni "génial"... ce n'était que profondément humain.

Pourquoi les média(s) n'évoqueraient-ils pas les grandes valeurs qui ne restent que dans l'ombre du souvenir de quelques "rétros", parenté affligée ou camarades de combat plus chanceux, à l'adresse d'une jeunesse susceptible, le cas échéant, d'engagements similaires ?

Raymond BERGDOLL

CINQUANTENAIRES 1943 - 1993

24 juin 1943

A Lyon, basilique de Fourvière : ordination sacerdotale de Pierre BOCKEL, à laquelle assistent un certain nombre de membres du réseau FFC "Martial", d'où naîtra la Brigade Alsace-Lorraine.

25 juin 1943

A Clermont-Ferrand, au foyer universitaire "Gallia", rue de Rabanesse, où logent une cinquantaine d'étudiants alsaciens et lorrains de l'Université de Strasbourg maintenue malgré les pressions allemandes : au petit jour, arrestation de tous les occupants par le Sicherheits-dienst, échelon de Vichy, qui depuis le début de l'occupation de la Zone Sud en novembre 1942, demandait le feu vert de Berlin pour anéantir le foyer de résistance constitué par l'Université de Strasbourg, ses maîtres et ses étudiants.

Tous les étudiants arrêtés furent déportés, près de la moitié d'entre eux moururent dans les camps de concentration. Après la Libération, les survivants eurent les plus grandes peines à se faire reconnaître le titre de déporté de la résistance, bien qu'ils aient presque tous appartenus à des mouvements de résistance, dont le nôtre.

15 juillet 1943

A Strasbourg, stand de tir Desaix, près des ponts du Rhin, exécution de six condamnés à mort par le Volksgerichthof, dont la sentence du 7 juillet 1943 était sans appel et motivée par "préparatifs de haute trahison et intelligence avec l'ennemi" :

Alphonse ADAM, de Schiltigheim, 24 ans
Robert KIEFFERN, de Bischheim, 23 ans
Pierre TSCHAEN, de Strasbourg, 21 ans
Charles SCHNEIDER, d'Altwiller, 25 ans
Joseph SEGER, de Petit-Landau, 47 ans
Robert MEYER, de Strasbourg, 28 ans

Le plus âgé de ces six fusillés était le **père de notre camarade Jean SEGER** qui se trouvait alors en Dordogne, démobilisé de l'Armée de l'Armistice où il avait servi au 23ème R.I. avec en particulier André BORD et Jean CLAUS. Les plus jeunes étaient les fondateurs d'un mouvement de résistance appelé "Front de la Jeunesse alsacienne" dont certains rescapés purent rejoindre la Zone Sud et firent partie de la BAL.

Le 15 juillet 1993 une cérémonie commémorative a eu lieu au stand Desaix à l'initiative de la section du Bas-Rhin de l'Association Nationale des Médaillés de la Résistance française, dont les six fusillés sont titulaires à titre posthume. Bernard METZ y a représenté Jean SEGER, dont l'état de santé interdisait tout déplacement.

(B. M.)

CARNET NOIR

Mélanie BRULLARD, décédée le 29 décembre 1992.

Le président HUTTARD nous fait part de la triste nouvelle du décès de Mélanie BRULLARD, communiquée par son époux, le Lieutenant-Colonel René BRULLARD, de HENDAYE.
BRULLARD, ancien sous-officier à BARK, avait été affecté à la Trésorerie, dans la 1/2 Brigade de Chasseurs, à ÜBERLINGEN, avant de pousser plus avant une belle carrière militaire.
A la lettre de condoléances envoyée par HUTTARD, BRULLARD avait répondu par des remerciements à l'adresse des membres de la Section Sud-Ouest. Nous lui renouvelons, ainsi qu'à ses proches, notre témoignage de forte sympathie auquel s'associe toute l'Amicale.

(R. B.)

Alfred FISCHBACH, décédé le 25 février 1993.

Fils d'instituteurs du Haut-Rhin, il s'était soustrait à l'incorporation de force en s'évadant d'Alsace en Suisse, ce qui provoqua la déportation en Allemagne de ses parents. Passé de Suisse en Haute-Savoie, il y prit part aux combats du maquis et rejoignit le 7 septembre 1944 la compagnie Vieil-Armand du Bataillon Mulhouse, avec laquelle il participa à tous les combats des Vosges et d'Alsace. Démobilisé le 5 avril 1945, il fut bientôt immobilisé par une tuberculose pulmonaire qui l'empêcha de poursuivre une carrière de musicien amorcée par un premier prix du conservatoire. Ayant repris des études universitaires, il devint professeur d'allemand dans un lycée tout en poursuivant des travaux de recherche musicologique qui lui permirent d'accéder à une maîtrise de conférences à l'Université de Lille III. Spécialiste du théâtre du grand auteur allemand Berthold Brecht, il en étudiait les transpositions musicales par les compositeurs Kurt Weil et Hanna Eisler.

Décédé à Paris, il avait demandé que ses cendres reposent à Strasbourg.
A sa veuve, à son fils, le Bulletin exprime les très sincères condoléances des camarades du défunt.

Blanche AUSTIN, décédée le 13 mars 1993.

Relevé dans le "Sud-Ouest" du 15 mars, le décès, 54 rue des Maurilloux à Trelissac (Dordogne), de Madame Blanche AUSTIN, née RIBETTE, âgée de 95 ans, Médaillée de la Résistance, Membre des F.E.T.
Madame AUSTIN qui était domiciliée, sous l'occupation, rue Haute-des-Commeynies à Périgueux, avait pris une part très active dans la Résistance périgourdine. Elle était la mère de Guy et Jean AUSTIN, la belle-mère de Raymond WINTER, trois de nos camarades malheureusement décédés avant elle. Une assistance nombreuse suivit les obsèques célébrées le 15 mars. Y figurait Noël BALOUT, au nom de la Section Sud-Ouest.
Nos condoléances émues à la grande famille de Madame AUSTIN.

(R. B.)

Emile MARTINET, décédé le 14 mars 1993.

Le 14 mars, juste avant notre réunion, est décédé à la maison de retraite de BRANTOME, à l'âge de 83 ans, Emile MARTINET, ancien de VALMY, qui avait pris part à tous les engagements du commando en Dordogne et, dans la B.A.L., aux combats de Bois-le-Prince, avec de quitter cette unité à REMIREMONT.
Il tint un commerce itinérant de tissus jusqu'à un âge assez avancé. De nombreux amicalistes de BRANTOME et environs assistèrent à ses obsèques, le 15 mars.
A la famille en deuil vont nos sincères condoléances.

(R. B.)

Jean JUILLAC, décédé en mars 1993.

Noël BALOUT, renseigné par Ivan DINART, de MARMANDE, m'apprend le décès, en mars, de Jeannot JUILLAC, ancien de BARK, à l'hôpital de CLICHY, des suites d'une longue et douloureuse maladie.
Il était né en 1925 à Périgueux et avait interrompu ses études pour suivre les pérégrinations de la B.A.L., en septembre 1944. Garçon sérieux et courageux, il participa aux engagements et combats de Bois-le-Prince, Ramonchamp, Dannemarie et à la défense du secteur du Rhin avant de partir à Rouffach comme élève sous-officier. Un peu plus tard, il s'engagea pour une durée de trois ans en Indochine.
Sa carrière d'ingénieur l'amenait à de fréquents voyages aux U.S.A., il se révéla néanmoins chef de famille exemplaire, en surveillant étroitement l'éducation et les études de ses enfants.
Nous exprimons nos sentiments de profonde sympathie à sa veuve, ses quatre enfants et tous ses proches.

(R. B.)

Alfred HAUSWIRTH, décédé le 28 mars 1993.

Le 28 mars au soir, après le verdict des urnes, décéda à Bassillac près de Périgueux, suite à une crise cardiaque, Alfred HAUSWIRTH, né le 3 octobre 1924 à Illkirch-Graffenstaden.
C'était un ancien élève de l'Ecole Pratique et d'Industrie de Strasbourg qu'il fréquenta en même temps que Popaul SERET-MANGOLD, avec lequel il s'était lié d'amitié, avant de continuer ses études, comme lui, à l'Ecole professionnelle de Périgueux, après l'évacuation de septembre 39.
Tout naturellement, Alfred HAUSWIRTH fit partie dès 1943 de l'A.S. mise sur pied par MANGOLD père, dit "VERNOIS" et rejoignit plus tard le maquis d'ANCEL avec POPAUL où tous deux furent affectés comme agents de liaison.
C'est d'ailleurs en devant avertir les camps ROLAND et MARCEL de la présence des Allemands à proximité de VERGT qu'il fut victime d'un grave accident de moto. Un traumatisme crânien et une très longue convalescence

empêchèrent son départ avec le bataillon ANCEL. en septembre 44, comme il l'avait souhaité fortement.
Remis sur pied, il intégra l'Ecole des conducteurs électriciens de Toulouse, puis l'Ecole préparatoire de Chambéry avant l'Institut électro-technique de Grenoble, duquel il sortit avec le diplôme d'ingénieur (IEG).
Il débuta sa carrière dans des entreprises privées avant d'entrer dans les services EDF, dès leur nationalisation, Périgueux, Agen, Pau, Toulouse, Lille furent des villes-étapes qui la jalonnèrent avec un intermède de trois ans en Argentine, comme expert de la distribution d'électricité. Pour le confort de sa retraite, il choisit le Périgord, le pays de celle qu'il épousa en 1946, celui également de ses deux fils qui s'y étaient fixés, respectivement à Vergt et Sarlat, sa fille ayant fondé sa propre famille en Amérique du Sud, avec un médecin argentin d'origine alsacienne.
Très attaché aux siens, loyal envers ses amis, toujours prêt à rendre service à qui le sollicitait, dévoué aux causes qu'il jugeait utile de défendre, Alfred HAUSWIRTH avait pris place dans notre section ces dernières années en participant fidèlement avec son épouse à toutes ses manifestations majeures. C'est pourquoi une quinzaine d'entre nous se retrouvèrent dans l'église de Bassillac, pour prendre part à la douleur de la famille, au cours d'un office relevé par les chants d'une chorale, propres à faire naître l'émotion à fleur de peau.
L'inhumation eut lieu à Vergt où, au milieu d'une foule très nombreuse et sous une pluie battante, plusieurs drapeaux s'inclinèrent sur la dépouille d'un être, qualifié par tous, de très généreux.
A "Coco", son épouse et à tous les siens, nous renouvelons nos condoléances attristées.

(R. B.)

Gérard DU CHATELLE-RESIE, décédé en mai 1993.

Aux condéléances exprimées à sa veuve dès que fut connu le décès de notre ami, le Bulletin associe la sympathie de tous les membres de l'Amicale dans l'attente de disposer des éléments d'une notice nécrologique plus explicite.

Petite histoire de notre Bulletin

Nous poursuivons la publication de cette rubrique dont la première partie a paru dans le n° 227-I, 93.

1947

Paul MEYER écrit dans le Bulletin :

"Nous écrire est un devoir
Penser à ses camarades est un devoir
Rendre l'Amicale vivante est un devoir..."

1948

Le Général NOETINGER, retiré à Nancy, écrit : *"Je vous serais reconnaissant de bien vouloir continuer de m'envoyer le Bulletin des Anciens de la Brigade, au nombre desquels je me compte volontiers. Vos nouvelles, comme celles de vos chers camarades, seront toujours les bienvenues".*

Le Colonel MALRAUX : *"Je suis heureux de retrouver l'ESPRIT de la Brigade dans votre Bulletin : Cordialité, Courage et Pauvreté. J'ai été content de retrouver tout cela".*

René BRULLARD envoie ses meilleurs souvenirs depuis le 10ème B.P.C.P. à Ouezzane (Maroc) où il se trouve avec nos anciens THIRION - CHAUSSAT - RIEUFF - BROUDOUX - MARTRAY - LARCHER - MORVAN - etc.
La section du Sud-Ouest a été créée le 24 juin 1947 à Toulouse. Président : Abbé Pierre MAUREL - Vice-président : BAUER-LYNCH - Secrétaire : CAGNE - Trésorier : HARTMANN J.

BAUER-LYNCH écrit : *"Ce bulletin, chers amis, sera notre Bulletin : il reflète nos idées, nos souvenirs".*

Un grand souci : Marcel GENTZBURGER écrit : *"Lors de mon dernier voyage dans les Vosges, je suis allé me recueillir sur les tombes de nos camarades à Froideconche. Ce lieu est dans un état d'abandon, non entretenu, etc."*

A Noël, il écrit : *"le cimetière d'Altkirch est dans un triste état ; les tombes ne sont pas entretenues. Nous avons honte - nous allons remédier à cela".*
La section du Haut-Rhin en assemblée générale crée une commission Entretien des cimetières. Un compte est ouvert à cet effet auquel des dons parviennent sans tarder.

Le pasteur Fernand FRANTZ est affecté en Lorraine et démissionne de la présidence de la section du Bas-Rhin dans laquelle lui succède Théo CLAUS.

Le secrétaire général du C.C., Jean SOULA, quitte Strasbourg et est remplacé dans cette fonction par Marcel SION.

Jacques PORCHER est élu président de la section "Paris".

André MALRAUX écrit au Bulletin : *"Au milieu des temps troublés que nous vivons, il nous arrive fréquemment de penser avec émotion et regret aux jours héroïques passés dans les rangs de notre chère Brigade".*

Notre ancien aumônier Pierre BOCKEL publie dans le Bulletin l'article : "Malraux tel qu'il m'est apparu".

Le 13 mars 1948, André MALRAUX épouse en deuxième noces, à Riquewihr, sa belle-soeur Marie-Madeleine MALRAUX, née LIOUX, veuve de son frère Roland, mort en déportation, noyé dans la rade de Lubeck. Les témoins sont René DOPFF et Antoine DIENER-ANCEL, anciens chefs de bataillon de la BAL. Sont en outre présents : Madame DOPFF (qui reçoit à déjeuner), Mimi COLLAINE, Benjamin COLLAINE, Pierre BOCKEL et Bernard METZ.

Nos morts : nous pensons encore aux derniers morts de la Brigade. Le lieutenant Fred STREIF (17.12.44), le caporal Raymond STERNBERG (19.12.44), l'aspirant Alfred LEYENBERGER (7.1.45), Jean-Jacques RACHOUX (17.1.45), et déjà nous recevons les tristes nouvelles d'Extrême-Orient : Maurice PICARD-CHAPOUTOT mort en Indochine, A. STIRN au Tonkin, BONZON tué à Hongal.

Aux anciens tombés dans les combats d'Extrême-Orient s'ajoutent les membres de l'Amicale décédés depuis sa création :

en 1946 : BUZON, KRAFT, LANG, MEISTER
en 1948 : GROSJEAN, VUILLARD, ZACHARIAS
en 1950 : NOYER, SCHREIBER

Julien LIBOLD

ADDENDUM

CARNET NOIR

Jean PISTER décédé le 15 février 1993

Agé de 68 ans, notre camarade, ancien de BARK, est décédé après de longs mois de maladie à Freyming-Merlebach où il résidait. La section M et toute l'Amicale adressent leurs sincères condoléances à sa veuve et à toute sa famille.

(C.M.)

Mathias HEMMER décédé le 02 avril 1993

Ancien sergent au commando KLEBER, notre camarade nous a quittés dans sa 86ème année. Ses obsèques ont eu lieu dans la chapelle du couvent de Peltre en présence d'une foule nombreuse et d'une délégation d'Anciens de la section M. Toute l'Amicale présente ses vives condoléances à sa veuve et à ses enfants.

(C.M.).